Université Stendhal Grenoble 3, UFR LLASIC
Département Journalisme
Mémoire de Master professionnel de Journalisme

Quel regard sur l'Amérique latine ?

Analyse du traitement médiatique français de l'actualité latino-américaine

Domitille PIRON
Professeur référent : M. Bertrand Cabedoche

Année universitaire 2014-2015

Quel regard sur l'Amérique latine ?

Analyse du traitement médiatique français de l'actualité latino-américaine

Domitille PIRON

Avant propos

« Tu feras attention là-bas, ce sont des sauvages » voilà ce que me disait une bienveillante proche avant mon départ pour le Brésil en février 2012, pour un échange universitaire qui allait durer un an. Une remarque empreinte de stéréotype et d'appréhension.

Quelques mois après mon premier retour, les brésiliens envahissaient les rues, en février 2013. Ils protestaient contre la vie chère et plus globalement manifestaient leur déception vis à vis de la politique, parfois dans la violence. « Tu as vu ce qui se passe là bas, tu as bien fait de rentrer » me disait-on. Aspirante journaliste, je ratais - selon moi - le réveil du peuple brésilien, un moment historique. Qui pourtant allait se révéler seulement sous une forme violente et répressive.

De là, mon point de départ : on ne retient de cette région du monde, que j'élargis dans ce mémoire à l'Amérique latine, que les violences, le danger, la pauvreté, le carnaval et le football. Ces images ont façonnées un imaginaire collectif véhiculé par les médias. C'est cette image que je me propose d'étudier dans ce mémoire.

Remerciements

À Bertrand Cabedoche, directeur de ce mémoire, qui m'a suivi durant l'élaboration de ce travail. Pour ses conseils bibliographiques, son intérêt pour mon sujet de mémoire et sa constante bienveillance à mon égard.
À Roselyne Ringoot, directrice du Master journalisme de l'École de Journalisme de Grenoble, présente et disponible tout au long de mon cursus pour répondre aux interrogations sur l'élaboration de ce mémoire.
À Marie-Louise Hamel, secrétaire du Master journalisme de l'Université Stendhal, pour son attention particulière.
À mes relecteurs attentionnés.

Sommaire

Avant propos…… 2
Remerciements…… 3
Sommaire…….. 4
Introduction…….. 5

I. Quand l'Amérique latine ne fait pas l'actualité des médias français…….9
A. L'Amérique latine hors radar médiatique……10
1. L'Amérique latine à la périphérie de l'information mondiale…….. 10
2. Focus sur le désintérêt médiatique sur l'Equateur…….. 13

B. Quel filtre sur ce radar médiatique ?…….. 15
1. L'information latino-américaine en concurrence…….. 15
2. L'Amérique latine loin de moi……17
3. L'interprétation indispensable…….. 20

II. Quand l'Amérique latine fait l'actualité en France…….…… 24
A. Faire l'actualité dans un monde globalisé……..25
1. L'Amérique latine dans le monde, vu d'ici……..25
2. Un autre regard sur le monde, est-il possible ?…….27

B. Quelles « lunettes médiatiques » sur Cuba ?…….28
1. Quand les journalistes attendent la « chute » de Fidel Castro…….. 28
2. L'île communiste, vue par l'industrie culturelle…….. 32

III. Représenter l'Amérique latine dans les médias français…….. 37
A. Représentation et stéréotype latino-américain……..… 38
1. De la représentation au stéréotype……..…. 38
2. L'Autre stéréotypé……..…. 40

B. Du stéréotype au mythe : représentation médiatique de figures politiques latino-américaines……41
1. Hugo Chávez : le mythe stéréotypé…….. 41
2. José Mujica : le mythe emblématique…….. 44

Conclusion……..48
Bibliographie……..50
Sommaire des annexes……54
Résumé…….. 70

Introduction

Le 25 janvier 2015, la victoire du parti radical gauche, Syriza, aux élections législatives en Grèce fait la Une des médias français. Les journalistes n'ont qu'Alexis Tsipras à la bouche, on parle d'espoir pour la Grèce, voire d'une victoire historique, il s'agit là d'un véritable « évènement » qui pourrait bouleverser ce pays en crise voire l'Europe. Neuve ans plus tôt, en Équateur, Rafael Correa devient président d'un pays en crise, comme la Grèce, il est élu en promettant d'en finir avec l'austérité, comme en Grèce. Si on peut longuement comparer l'élection du 25 janvier 2015 en Grèce et celle du 26 novembre 2006 en Équateur, il existe un décalage surprenant dans leur médiatisation. Alors que Syriza fait la Une de tous les journaux, c'est à peine si les journalistes français évoquent Rafael Correa.

Si ces événements aux contours politiques semblables, les élections de dirigeants politiques aux programmes « radicaux », ne bénéficient pas de la même couverture médiatique on peut légitimement se demander ce qui fait l'actualité, au sens « ce qui la construit, la façonne ». Quel est le processus de sélection qu'un événement traverse avant de devenir l'actualité ? Et au bout de ce processus quelle image, quelle représentation le journaliste en propose-t-il ? À la suite de quelques entretiens qui visaient à mesurer la connaissance du « grand public » sur l'Amérique latine j'ai constaté que de nombreux qualificatifs revenaient pour désigner cette région. Aussi, comme l'essentiel des informations dont disposaient les personnes auditionnées provenaient des médias j'ai eu envie d'approfondir ma problématique de départ en essayant de dresser le contours de la représentation de l'Amérique latine que les médias offrent au public. Devant la récurrence des mots clés, des clichés je me suis aussi interrogé sur le prisme au travers duquel les journalistes français observent cette région du monde.

« Je suis convaincu que le paradis terrestre se trouve là[1] » c'est ainsi que Christophe Colomb relatait sa découverte aux rois espagnols. Il partait à la recherche des Indes et découvrait l'Amérique. « Le coup d'envoi de la mondialisation[2] » selon Francis Balle. Dès sa conquête l'Amérique latine est sujette à des représentations, l'histoire, les relations internationales et les médias ont construit autour d'elle une image. Parfois négative, parfois empreinte de stéréotype, elle fera l'objet de préoccupations dans les années 1970, on le verra.

Mais quel est ce regard que les médias français portent sur cette région du monde ?

Poser la question du regard des médias français sur l'actualité latino-américaine me paraît pertinent, d'abord, parce que cette région du monde m'a toujours fasciné, comme la politique latino-américaine d'ailleurs. Je ne le fais pas en prétendant connaître l'Amérique latine, mais je le fais parce que « je l'aime assez pour être

[1] Gomez, T. (1992) L'invention de l'Amérique. Rêves et réalités de la conquête. Paris : Flamarion

[2] Balle, 2014, p. 105

profondément curieux à son égard, si je réussirais à vous faire partager ma curiosité, je considérerais que je n'ai pas perdu mon temps[3] » comme le dit si bien André Siegfried. Mon objectif est également d'interroger les médias et les journalistes qui portent la responsabilité d'informer le public. Ce qui m'amènera à décortiquer des logiques et mécaniques de construction de l'information et à analyser également les moyens à disposition des médias pour traiter de l'actualité latino-américaine.

Charles Moumouni écrit en 2003 sur l'image de l'Afrique dans les médias occidentaux, une source d'inspiration pour ce mémoire dont la méthodologie est assez similaire. Il rappelle « un certain nombre de critères qui président à la sélection ou à la construction de l'information ayant trait à l'Afrique dans les médias occidentaux. Tout en tenant compte des raisons idéologiques (ethnocentriques) ou commerciales avancées par certains auteurs » (Moumouni, 2003, p.152). Le chercheur s'attache dans le cas de cet article sur l'image de l'Afrique dans les médias occidentaux à l'expliquer par le modèle de l'*agenda-setting,* en évoquant « l'impossibilité ou l'incapacité des sources africaines à influencer ou, tout au moins, à contribuer à l'« agenda » des médias occidentaux sur l'Afrique ». Il dresse tout d'abord un tableau « apocalyptique » de cette image de l'Afrique, puis il montre que d'autres minorités sont victimes d'une image deformée et négative dans les médias occidentaux. Puis il fait le choix d'en analyser les impacts avant d'expliquer le tout par la théorie de l'agenda médiatique. L'agenda médiatique est un modèle définit par McCombs et Shaw, dans les années 1970, selon lequel les médias attirent l'attention du public sur certains événements au détriment d'autres. « Selon eux, la fonction des médias n'est pas de dire aux gens ce qu'ils doivent penser mais ce sur quoi ils doivent concentrer leur attention » (Moumouni, 2003, p.158).

En tentant d'être aussi pertinente notre recherche sur l'image de l'Amérique latine, part du même constat et des mêmes questionnements que ceux de Charles Moumouni : comment expliquer ce regard déformant et négatif sur une région du monde ? Il s'agit donc de se demander ici comment les médias français généralistes informent-ils sur l'Amérique latine en tentant d'expliquer à la fois le non-intérêt médiatique et le regard déformé sur l'Amérique latine par des logiques et théories de l'information-communication.

Avant tout, j'entends parler ici de l'Amérique latine dans sa globalité, c'est à dire « l'ensemble des pays de l'Amérique du Sud et de l'Amérique centrale (plus le Mexique) qui ont été des colonies espagnoles ou portugaises (Brésil)[4]». J'englobe également dans cette définition les îles des Caraïbes. Une région composée donc de 28 pays (moins la Guyane française). À cette définition géographique, je préciserai que « on l'a appelé Amérique latine au 19ème siècle par opposition à une Amérique du nord anglo-saxonne et protestante, car dans cette région deux

[3] Siegfried, A. (1937) Les problèmes de l'Amérique latine. Politique étrangère, 3, pp 207-220

[4] Amérique latine (2011) Dans *Le Petit Larousse illustré*, Paris : Larousse.

langues latines, l'espagnol et le portugais, dominent et la religion catholique y est majoritairement pratiqué[5] ». Il y a donc de nombreux points communs entre tous les états de l'Amérique latine, c'est pourquoi on peut en parler comme d'un ensemble.

Je parlerais évidement de médias définis comme « un support organisationnel qui s'empare de ces notions (l'information et la communication) pour les intégrer dans leurs diverses logiques économique (faire vivre une entreprise), technologique (étendre la qualité et la quantité de leur diffusion) et symbolique (servir la démocratie citoyenne) » (Charaudeau, 2011, p.9). Les médias qui répondent donc à plusieurs logiques et englobent à la fois les producteurs d'informations, les sources et les journalistes ; les récepteurs de l'information, le public, les consommateurs ; ainsi que le produit médiatique en soi, l'article, le reportage radio, vidéo... L'analyse des médias d'information supposent donc à la fois de se pencher sur toutes les étapes : de la « création » de l'information à sa réception par le public. C'est pourquoi je m'intéresserai à l'accès à l'information par les journalistes comme à la construction, en soi, d'un produit médiatique jusqu'à sa diffusion. Une analyse plus longue et approfondie aurait permis d'étudier la réception par le public, une prochaine recherche pourrait le permettre.

Au coeur de ce mémoire se trouve donc les questions clés de ce qui fait l'actualité dans les médias français, de ce qu'est une information, du rapport des journalistes avec la réalité, de l'effet des médias sur le public et de l'objectivité des médias.

En se lançant dans cette analyse il faut tout d'abord étudier ce qui fait l'information et l'actualité internationale.

Pour comprendre pourquoi l'information latino-américaine est parfois occultée, il s'agira d'abord de le montrer. Une analyse quantitative de l'actualité internationale via l'AFP puis dans les journaux télévisés nous montre que l'Amérique latine reste à la « périphérie » de l'information. Pierre Carles, réalisateur du documentaire « Opération Correa - 1ère partie : Les ânes ont soif » nous aide également dans cette analyse, en effet il s'attache à montrer le « non-traitement » médiatique de l'actualité politique en Équateur, à travers la visite du président Rafael Correa en France. Une ressource intéressante puisqu'elle m'a permis de trouver des tentatives d'explications par les journalistes, que je n'aurais moi-même pas pu ni eu le temps d'interroger pour cette recherche. L'analyse s'attachera ensuite à expliquer ce phénomène, qu'on pourrait appeler désintérêt médiatique, par des théories de l'information-communication et des logiques proprement journalistiques. En utilisant une recherche d'Arnaud Mercier sur la lecture événementielle des faits d'actualité, on verra que plusieurs explications internes aux médias et aux logiques journalistiques peuvent permettre de comprendre ce désintérêt que l'on appelle ici « filtre sur le radar médiatique ».

Mais s'arrêter au constat du désintérêt des médias français généralistes pour cette région du monde, serait se tromper. En effet, il y a parfois un traitement médiatique de l'actualité latino-américaine. On verra alors quand les médias regardent vers

[5] Qu'est ce que l'Amérique latine (2004, 4 juin) dans Le dessous des cartes. Repéré le 12 mai à http://www.arte.tv/fr/qu-est-ce-que-l-amerique-latine-12/392,CmC=548756,view=maps.html

l'Amérique latine. Effectivement dans un contexte mondialisé, les médias français sont une fenêtre sur le monde mais l'information est vue à travers un prisme journalistique occidental. C'est ce que nous tenterons d'expliquer grâce à Armand Mattelart, Jean-Pierre Esquenazi et encore Jean-Paul Marthoz. Puis j'interrogerais ce regard médiatique inscrit dans une « vision du monde » en analysant 50 ans de couverture médiatique en France sur Cuba. Plusieurs reportages présentés au journal télévisé entre 1961 et 2015 ont été analysé afin de montrer quelles « lunettes médiatiques » portent les journalistes. Une vision du monde et de Cuba que je tenterai, non sans précaution, d'expliquer par la théorie de l'industrie culturelle, d'Adorno.

Ce regard médiatique sur l'Amérique latine et ces logiques journalistiques, m'amèneront alors logiquement à analyser les représentations véhiculées par les médias. La question paraît pertinente tant l'Amérique latine est chargée de représentation stéréotypée. « Quand tu me parles de la Colombie je pense à la drogue, quand tu me dis Rio de Janeiro, je pense au carnaval… » des réflexions que j'ai pu entendre dans mes entretiens sur l'Amérique latine. Je questionnerais donc ces représentations médiatiques et les stéréotypes à la lumière des analyse de Chevé et Villain-Gandossy qui analysent les stéréotypes dans les relations Nord/Sud et Nicey qui étudie les stéréotypes véhiculés par les médias français et suédois lors d'événements. Je le ferais aussi avant de tenter une analyse de contenus d'articles de presse écrite au sujet des leaders latino-américains Hugo Chávez et José Mujica, pour montrer comment ils sont stéréotypés et catégorisés dans les médias, à la manière de Boyer et Kotsyuba Ugryn dans leur article « Passionaria. Du mythe au stéréotype en passant par les médias ». Dans cette partie toutes les références mobilisées servent ainsi de méthode de travail, j'ai tenté d'appliquer les méthodes de ces différents chercheurs (analyse de contenus, analyse de discours) à mon corpus d'analyse, composé d'articles de quatre journaux de presse écrite, sur les deux sujets Chávez et Mujica.

Mon objectif est bien de mettre en lumière ce regard médiatique français sur l'Amérique latine, à savoir une absence d'information ou une information latino-américaine chargée de stéréotypes et de négativité, tout en essayant de comprendre les logiques médiatiques à l'oeuvre, mais aussi des logiques plus globales telles que celles induites par la « globalisation » et l'industrie culturelle.

Partie I :
Quand l'Amérique latine ne fait pas l'actualité des médias français

« Et l'Équateur, et l'Équateur, on sait même pas où c'eeeeeest…[6] »

[6] Coupe du Monde de football, 2014, Rio de Janeiro, (Brésil) les supporters de l'Équipe de France, se dirigent vers le stade Maracanã pour un match contre l'Équateur.

I. Quand l'Amérique latine ne fait pas l'actualité des médias français

A. L'Amérique latine hors radar médiatique

Deuxième pays le plus alphabétisé du monde (Cuba), premier pays au monde a légaliser la production et la vente de cannabis (Uruguay), un pays en conflit interne depuis plus de 50 ans (Colombie) et un pays qui annule sa dette souveraine auprès du FMI (Équateur)… autant d'informations qui ne sont pas parvenues aux yeux et aux oreilles du « grand public » des médias français. Pour les médias généralistes de nombreuses logiques entrent en considération, dans le traitement de l'actualité internationale. « Le domaine de l'actualité est sans limite : les médias peuvent et, par certains côtés doivent, traiter exhaustivement de la réalité. Comme cela est "en réalité" impossible, ils sont tenus de juger de la portée relative des diverses circonstances dont ils ont connaissance et de représenter médiatiquement les plus importantes » (Esquenazi, 2013, p.22). Et l'Amérique latine n'est pas « importante », trop éloignée, trop différente, elle ne remplit pas les critères, elle n'est ni une source d'informations, ni un sujet d'actualités, on le verra. Les chaînes de télévisions françaises, emboitent le pas des agences de presse internationales et c'est tout le spectre médiatique qui oublie ce sous-continent, souvent occulté par la sur-présence des Etats-Unis sur la scène médiatique et internationale.

1. L'Amérique latine à la périphérie de l'information mondiale

Se poser la question de savoir quel traitement médiatique en France est accordé à l'actualité latino-américaine, suppose d'abord de se demander s'il y a un traitement de cette actualité dans les médias français généralistes. L'analyse se concentre d'abord sur les agences de presse, puisqu'elles sont les premières sources d'informations sur le monde puis sur les chaînes de télévision françaises généralistes.

Les médias français généralistes trouvent principalement leurs informations chez les grandes agences de presse. Elles sont les premiers fournisseurs d'informations sur le monde et dans le monde. « L'actualité internationale est le terrain de prédilection des agences de presse. Elles collectent l'information, la trient, la traitent et la façonnent afin de servir l'ensemble des médias ou des institutions qui sont abonnés à leurs services » (Marthoz, 2012, p.51). L'AFP, Reuters et Associated Press sont les trois agences de presse internationales, elles ont respectivement leur siège social à Paris, Londres et New York. Ce sont donc ces agences qui décident ce qui, dans l'actualité latino-américaine, va faire l'objet d'une couverture mondiale. L'AFP est un média que j'ai eu l'occasion d'utiliser lors de mes différentes expériences professionnels en tant que journaliste. Chaque jour, trois fois par jour, dans le fil

d'actualité on trouve une page qui résume l'actualité internationale à la date du jour, une page qui évolue au fil de la journée, elle est appelée « Actualités internationales ». Les journalistes l'utilisent donc pour jeter un coup d'œil rapide à ce qui se passe dans le monde, selon l'AFP. C'est l'agence de presse qui détermine la première ce qui, à ses yeux, mérite de remonter dans l'actualité, il m'a donc semblé pertinent d'analyser ce que contenait cette page d'information sur l'actualité internationale afin de voir à quelle fréquence l'Amérique latine apparaissait. J'ai donc récupéré chaque jour, durant un mois, cette page d'actualité dans le fil AFP. Chaque page contient environ 20 titres d'actualité qui se présentent de la façon suivante :

LE CAIRE - La Cour constitutionnelle doit se prononcer sur la constitutionnalité de certaines dispositions de la loi électorale. Son arrêt pourrait retarder les prochaines législatives censées débuter le 21 mars.

Il m'a donc été facile de trier ces titres, grâce à la ville de provenance de l'information entre plusieurs « régions du monde » que j'ai déterminé pour les besoins de mon analyse. J'ai organisé mon observation autour de sept zones géographiques : Amérique du Nord, Amérique du Sud (latine, dans notre cas), Asie, Océanie, Afrique, Moyen-Orient, Europe. Et j'ai analysé ces titres de l'Actualités internationales fournis par l'AFP entre le 1er mars 2015 et le 1er avril 2015.
Il ressort de cette classification que sur un mois l'AFP met en « Une » de l'actualité internationale 684 titres, dont 28 concernent l'Amérique latine, 80 l'Amérique du Nord et 286 l'Europe.

Combien de titres dans les « Actualités internationales » sur quelle région du monde ?

Amérique du Nord	Amérique du Sud	Asie	Océanie	Afrique	Moyen-Orient	Europe	Total
80	28	33	18	142	97	286	684

S'il apparaît ici que l'Amérique du Sud ne fait pas parti des régions du monde les plus médiatisées, elle n'est cependant pas la moins regardée, l'Océanie bat tous les records. Cependant son poids dans l'actualité internationale, comparé à l'Amérique du Nord (qui bien souvent ne comprend que les Etats-Unis), est minime, presque trois fois moins important. On peut donc déterminer que les agences de presse, les premières, regardent peu vers l'Amérique latine, ou du moins diffusent peu d'informations sur cette région.
Est-ce à dire que les médias d'informations généralistes en France font de même ?
« À l'international maintenant… » récite quotidiennement le présentateur du journal télévisé de 20h, une fois que les sujets d'actualités nationaux ont été traités. Chaque journal papier ou télévisé, intègre aujourd'hui une place à l'information

internationale. On pourrait donc croire que les agences de presse ne sont pas les seules sources d'informations sur le monde, dans les grands médias et que le choix des chaînes de télévision françaises pour traiter tel ou tel sujet ne dépend pas uniquement des informations fournies par les agences de presse. Il me semble donc intéressant à présent de comparer mon premier tableau, sur les « Actualités internationales » de l'AFP à celui réalisé par l'Institut national de l'Audiovisuel : Le monde dans les JT, de mars 2014[7]. L'Ina classe ici les États en nombre d'occurence, à laquelle il apparait dans un sujet à titre principal ou secondaire d'un événement, dans un journal télévisé, sur TF1, France 2, France 3, Canal +, Arte et M6. L'Ina classe dans un Top 10, les pays les plus cités dans les JT entre 2009 et 2013 : « Derrière les Etats-Unis (10175 occurrences), ce sont nos proches voisins qui se glissent, avec constance, dans ce top 10 : d'abord l'Allemagne, puis le Royaume-Uni, suivi par l'Italie et dans une moindre mesure, l'Espagne. L'autre groupe de pays qui attire l'attention des rédactions est composé d'États en crise ou terrains d'affrontements armés : l'Afghanistan, la Libye, l'Egypte, la Tunisie, la Syrie, le Mali. Enfin le dernier ensemble de pays de ce top 10 regroupe des États victimes de catastrophes naturelles ou industrielles : Haïti en 2010, le Japon en 2011. Quant à la Chine, elle totalise 1867 occurrences sur 5 ans et fait à 3 reprises une percée dans ce top 10, tout comme la Russie qui compte 1951 occurrences ; et pour chacun de ces pays, près de 5 fois moins de présence que les Etats-Unis. [8]»

De cette analyse l'Amérique latine n'est donc pas présente. L'Ina analyse ensuite l'année 2013, au cours de laquelle « 151 des 197 Etats reconnus par l'Onu ont été cités au moins une fois dans un des JT, dont 34 avec plus de 100 occurrences [9]» (Voir carte p.13)

Ressortent parmi les pays d'Amérique latine cités plus de 50 fois en 2013 dans un des journaux télévisé des six chaînes grand public : le Brésil avec 225 occurrences, le Mexique (95), le Venezuela (84), l'Argentine (52). Cette région n'est donc pas « oubliée » des journaux télévisés, mais les Etats-Unis restent encore le pays le plus médiatisé avec 1790 occurrences. Autrement dit, les rédactions de ces six chaînes télévisées ont parlé presque quatre fois plus des Etats-Unis que de tous les pays d'Amérique latine réunis.

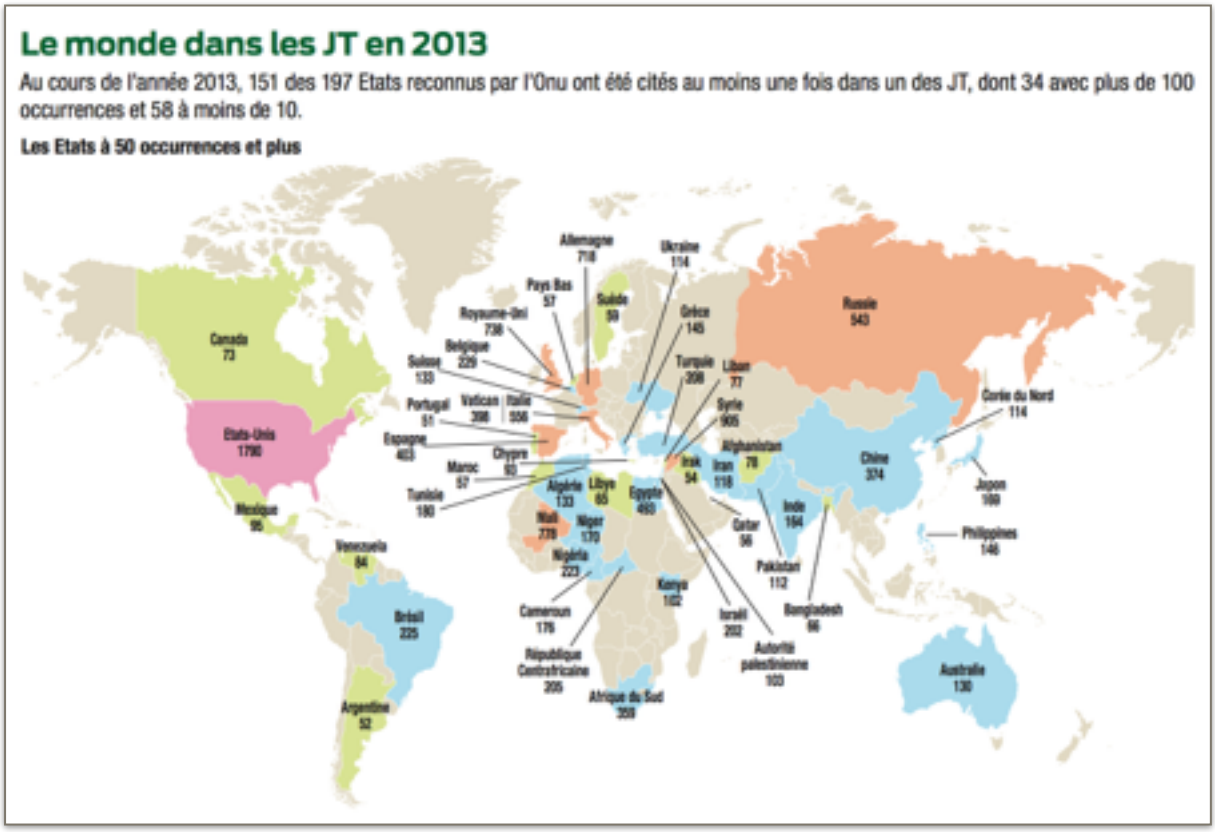
Des chiffres significatifs qui prouvent que, si l'Amérique latine n'est pas oubliée, elle est loin d'être la région du monde la plus médiatisée. L'Amérique latine semble donc ne pas être ni une source d'informations importante ni un sujet d'actualités pour les agences de presse internationales comme pour les grandes chaînes de télévision françaises.

---

[7] *Le monde dans les JT. Ina Stat* n°33, mars 2014

[8] Ibid

[9] Ibid



2. Focus sur le désintérêt médiatique pour l'Équateur

Ce constat chiffré de l'absence de traitement sur l'Amérique latine dans les médias français, Pierre Carles le fait également. Ce réalisateur de documentaire s'intéresse dans son film « Opération Correa, 1ère partie, Les ânes ont soif [10] » au traitement médiatique français accordé à la visite du président équatorien, Rafael Correa, en novembre 2013 à l'Élysée. Son constat : « Seuls l'AFP, TV5 Monde, RFI et quelques journaux de presse écrite se sont intéressés à la visite du président équatorien[11] » parmi lesquels le Figaro. Autrement dit la visite officielle d'un président latino-américain qui vient s'exprimer sur le redressement économique de son pays et de solutions autres que l'austérité pour sortir de la crise, n'intéresse pas les médias français, c'est du moins ce qu'estime le documentariste. L'objet de son film est donc d'essayer de comprendre pourquoi, pour cela il se base principalement sur des interviews de journalistes à qui il est demandé : « pourquoi n'avez-vous pas couvert la visite de Rafael Correa, président de l'Équateur, francophone, qui porte le message suivant : sur la crise, l'Europe reproduit les mêmes erreurs que l'Amérique latine ? » Des journalistes, connus du public, comme Christophe Barbier, Yvan Levaï, Alban Ventura et Elisabeth Quin, sont interrogés. Il ressort de ces interviews principalement deux réponses, que l'on peut même voir

[10] Gonzalez, A. C-P Productions (producteurs) Carles, P. (réalisateur) (2014). Opération Correa, 1ère partie : Les ânes ont soif. [Film documentaire] : C-P Productions.

[11] Prise de note intégrale du documentaire en Annexe n°1

comme des excuses : ça n'intéresse pas notre public et ça n'était pas dans l'actualité parce qu'il y avait autre chose. Dans chaque interview, les journalistes se sentent obligés de se justifier parce que c'est effectivement ce que les interviewers leurs demandent. Les journalistes prennent parfois cette question comme un reproche personnel et se justifient. On voit par exemple Yvan Levaï, journaliste en charge de la revue de presse de France Inter, assez agressif dans le ton de ses réponses qui dit travailler dans une « radio généraliste donc je tiens compte des grands courants de l'opinion ». Une réponse intéressante puisqu'elle nous amène à nous demander si les médias français ne traitent pas de l'actualité latino-américaine, à cause de leur public ? Aussi, Alban Ventura, qui s'occupe de la politique sur la radio généraliste RTL explique qu'il y a beaucoup d'experts et de personnalités qui viennent en France, pour faire des conférences, mais que tous ne peuvent pas être invités. De la même façon Elisabeth Quin, animatrice de l'émission d'informations 28' sur Arte, explique ne pas s'être « focalisé sur l'Équateur » parce que « l'actu est chronophage, et dévorante, elle ne s'arrête jamais ». Des justifications qui nous permettent de se demander si l'Amérique latine ne fait pas l'actualité en France parce qu'il y a déjà beaucoup de sujets à traiter et qu'il faut faire des choix ? Autre explication pertinente, de Patrick Bèle, un journaliste spécialiste de l'Amérique latine cette fois, qui évoque le fait de parler de cette visite de Rafael Correa en France parce que « c'est un pays plein d'opportunités économiques, comme Le Figaro s'adresse beaucoup aux entrepreneurs, c'est un des pays où il y a vraiment des choses à faire » et Christophe Barbier, de l'Express, dans cette même idée explique que « s'il y avait une française otage d'une guérilla en Équateur, il aurait été invité sur tous les plateaux télé, c'est comme ça, c'est injuste ». On comprend alors ici que si l'Amérique latine est dans l'actualité des médias français c'est parce qu'elle a un rapport avec nous, parce qu'il y a un lien qui en tant que français nous rapproche de cette région. Ces journalistes français qui travaillent dans des médias généralistes, grand public, nous expliquent donc pourquoi l'Amérique latine sort de leur viseur.

Après avoir montré que l'Amérique latine, contrairement aux États-Unis, n'était pas la région du monde la plus médiatisée et que certaines actualités, comme une visite présidentielle, n'avait pas d'écho dans les médias français, faut-il s'arrêter là en expliquant que « c'est injuste ». Malgré cette relative absence de l'Amérique latine dans les médias français, aussi il convient d'observer à présent les logiques médiatiques qui permettent de justifier une présence moindre de cette région à l'actualité pourtant dynamique.

B. Quel filtre sur ce radar médiatique ?

Les logiques journalistiques à l'œuvre dans le traitement des événements mondiaux ont beaucoup été analysées dans notre discipline. Mais l'actualité internationale n'est pas uniquement faite d'événement, il y a aussi de « simples faits », des petits événements en soi qui adviennent de l'autre côté du globe et parviennent au public des médias français généralistes. « Barack Obama et l'immigration : 8 questions sur une décision majeure[12] » en est un exemple. L'actualité internationale est décryptée puis traitée par les médias français tout comme l'est l'actualité latino-américaine. Pour comprendre ces mécanismes à l'œuvre au sein des médias généralistes français et des rédactions, on peut mettre en lumière des théories de l'information-communication qui déterminent ce qui fait l'actualité. Jean-Pierre Esquenazi donne une première définition : « l'actualité est notre monde commun tel qu'il est proclamé par les médias; mais ceux-ci ne se contentent pas de sélectionner dans l'expérience ce qui leur parait devoir être placé sous le regard de la communauté. Chacun d'entre eux exprime les valeurs d'un style de vie et manifeste les rapports entre classes de la façon dont ils lui apparaissent ». Le chercheur suppose donc qu'il existe une construction subjective, bien que collective (des médias) de l'actualité. Une analyse d'Arnaud Mercier, sur la lecture événementielle des faits d'actualité, permet ici d'aborder des explications sur ce traitement médiatique accordée à l'Amérique latine. Le chercheur énonce des hypothèses qui expliqueraient les conditions « d'émergence médiatique d'un événement à l'échelle internationale, ce que nous appelons la lecture événementielle des faits » (Mercier, 2006, p. 26). Pour lui le critère d'intensité émotionnelle, le degré de concurrence avec d'autres faits, l'accès au terrain et la possibilité de *réencoder* les faits expliqueraient l'émergence de certains événements dans l'actualité. En s'appuyant en partie sur cette analyse et en l'agrémentant de réflexions sur le traitement médiatique de l'actualité internationale, nous essayerons donc de comprendre pourquoi, selon des logiques journalistiques et médiatiques, l'Amérique latine n'est pas dans l'actualité des médias français ?

1. L'information latino-américaine en concurrence

Parmi les théories de l'information-communication qui définissent les médias, on retrouve celle du *gatekeeping* : puisque le journaliste ne peut pas tout relater, il doit opérer une sélection parmi les nouvelles. C'est à dire qu'avec la masse d'informations qu'il a en sa possession, il doit décider quels sujets seront diffusés et quand. Ce rôle du journaliste sélectionneur dans le traitement des informations, est décrit comme un filtre dans les années 50 par David White. Cette théorie du

[12] Boulet-Gercourt, P. (2014, 21 novembre). Barack Obama et l'immigration : 8 questions sur une décision majeure. L'Obs. Repéré le 18 mai 2015 à http://tempsreel.nouvelobs.com/monde/20141121.OBS5734/l-offensive-d-obama-sur-l-immigration-une-decision-en-8-questions.html

gatekeeping dans les médias montre que parmi le flux d'informations qui parviennent aux médias, tout n'est pas publié. Une sélection avant publication, définie par le journaliste lui-même, faite selon des critères fondés sur « des jugements de valeur, fondés sur ses propres expériences, attitudes et attentes » (Derville, 1999, p. 153). Plus tard, Walter Gieber, dans une recherche approfondie, déterminait que les choix opérés par les journalistes ne sont pas établis selon leurs propres critères, ni selon l'information en elle-même, mais aussi « au regard des buts, des contraintes et des ressources de l'organisation qui emploie le sélectionneur » (Derville, 1999, p. 154).

Regardons tout d'abord selon les logiques journalistiques ce qui fait qu'une information en provenance de l'Amérique latine, comme par exemple le vote d'un « Marco civil da Internet » au Brésil, une loi sur la protection des internautes, qualifiée de « meilleur cadeau pour tous les usagers du réseau », par le créateur du World Wide Web, le britannique Tim Berners-Lee, ne parvienne pas au public français ?

On l'a compris le journaliste reçoit un flux d'informations, ces premiers canaux de transmission d'informations ne seront pas analysés ici. Admettons, que ce journaliste soit affecté à un service « international » ou « monde » dans un journal d'informations généralistes. Aujourd'hui les rédactions et journaux sont divisés en thématiques comme : Politique, Société, International… elles même parfois divisées en sous-thématiques : Elections, François Hollande… ou en région du monde, pour ce qui est de l'International. Généralement, les rédactions affectent les journalistes selon leurs connaissances, leurs intérêts ou selon d'autres critères propres à chacune de ces sections. Ainsi c'est l'ensemble de l'espace social qui est quadrillé par les journalistes dans un média (Derville, 1999). Admettons donc que notre journaliste prenne connaissance de cette information via l'AFP. Il opère alors lui-même une première sélection, il va juger le premier de l'intérêt de ce sujet, avant de le proposer à son rédacteur en chef en conférence de rédaction. L'information après avoir transité par une agence de presse, devra donc passer deux filtres : celui du journaliste puis celui de la rédaction. Selon des critères propres au journaliste, fruit de sa formation en école de journalisme et/ou par expérience. Moi-même, par exemple, durant mon cursus à l'école de journalisme de Grenoble lors d'exercice en écriture radiophonique il n'a pas été rare que j'entende que telle information « n'a aucun intérêt donc rien à faire dans mon journal » ce qui avait parfois pu m'échapper. En conférence de rédaction, lors de mes expériences comme journaliste, j'ai également pu observer des discussions quant à l'importance d'une information sur une autre : « *qu'on m'explique pourquoi on fait une édition spéciale sur Cuba et les Etats-Unis et hier, rien sur le Pakistan et 100 enfants morts !* » s'exclamait indigné un journaliste du desk Asie à RFI[13]. Des « querelles de chapelle » mais au fond une vraie question : pourquoi une information à plus de valeur qu'une autre ?

[13] Un journaliste du *desk* Asie discute avec son collègue du *desk* Amérique, à la rédaction Internationale de RFI. Observation réalisée lors d'un stage au service Internationale de RFI, en décembre 2014.

Les informations entrent en concurrence les unes avec les autres. « Les journalistes agissent vis-à-vis des faits en suivant un effet qu'on peut qualifier de mode. Il est fréquent de constater que certains thèmes composent un air du temps, qui assurent aux faits qui entrent dans cette catégorie une plus grande visibilité. Cet air du temps est entretenu par la concurrence médiatique » (Mercier, 2006, p.30). Un effet de suivisme qui fait qu'un journaliste regardera certainement aussi si notre information sur le Marco Civil da Internet au Brésil est parue dans un autre média avant de faire de même. Puisque dans la logique d'un média généraliste le but sera d'intéresser le plus grand nombre, si une chaîne similaire ou un autre journal ne le fait pas c'est que cette information ne mérite pas d'être traitée non plus. Une logique qui montre ici la responsabilité du journaliste dans le choix des actualités de son média. Choisir tel sujet plutôt qu'un autre est lourd de conséquences, « s'ils ont beau jeu de se cacher derrière ''l'actualité'' qui s'impose, pour évacuer leur responsabilité dans les choix, la notion de mode ramène à une réalité plus prosaïque. Les journalistes trient, sélectionnent dans le vivier infini des phénomènes quotidiens. Leur sensibilité du moment peut les conduire à accorder une visibilité forte ou nulle à un phénomène relevant exactement d'une logique identique, tant par sa signification que par son adéquation aux cartes du monde journalistiques » (Mercier, 2006, p.31). Les journalistes sont donc responsables dans leur choix éditoriaux et hiérarchiques, mais leur sensibilité n'est pas la seule explication. En effet le journaliste intègre très vite des logiques journalistiques plus ou moins implicites pour hiérarchiser les informations.

2. L'Amérique latine loin de moi

Revenons à cette loi brésilienne pour la protection des internautes. On vient de voir que comme une quantité d'autres informations arrive en même temps il va falloir justifier son intérêt. Cette notion d'intérêt médiatique pour une information est difficile à définir et paraît au premier abord très subjective. Mais un manuel sur les techniques journalistiques de base nous l'explique : « il est en effet aussi classique que judicieux de considérer la bonne démarche journalistique comme une addition de proximités : dans le temps (l'actualité), l'espace (les lieux où l'on vit), l'affectif ou sociétal (des gens qui nous ressemblent) » (Bège, 2007, p. 25). Il existe donc dans notre discipline une notion qui définit effectivement ce qui « mérite » de faire l'actualité, ce qui est « *newsworthy* [14] », selon son caractère inattendu, significatif, spectaculaire, attrayant ou crédible (Derville, 1999). La fameuse loi du « mort au kilomètre » est intéressante à analyser ici. Pour passer ces filtres sélectifs, qui, comme le rappelle ce manuel de journalisme, répondent aux attentes du lecteur, il faut que cette information entre dans « les lois de proximité ». Parmi lesquelles on trouve la proximité géographique : le lecteur s'intéresserait plus à ce qui se passe près de chez lui. La proximité chronologique : le lecteur aurait plus d'intérêt pour ce

[14] Herbert J. Gans détermine cet notion de « *newsworthy* » en 1979, dans son ouvrage *Deciding What's News*.

qui vient de se passer à l'instant. La proximité sociale : le lecteur s'intéresse à ce qui touche à son entourage, son groupe social. La proximité psycho-affective : le lecteur sera attiré ou intéressé par un sujet qui le touche personnellement et qui parle à ses émotions. Aussi, toujours selon ce même manuel, il existe d'autres lois de proximité telles que : la rareté, la notoriété, le spectacle, l'effet d'annonce. On imagine alors difficilement notre information sur un sujet de politique brésilienne (bien que concernant Internet) remplir ces critères, si elle est discutée en conférence de rédaction dans un média généraliste.

Effectivement cette information est : -géographiquement éloignée de moi (le Brésil est à plus de 9 000 kilomètres de la France)

-chronologiquement proche, (si l'on imagine que l'information vient d'être divulguée)

-socialement éloignée, parce qu'il ne s'agit pas là d'une préoccupation collective

-affectivement éloignée, parce qu'à moins d'être un « geek chevronné » cette information ne m'atteindra pas.

Selon ces critères journalistiques, enseignés dans les écoles de journalisme, cette information ne vaut rien.

De plus cette logique journalistique, s'explique selon Patrick Charaudeau parce que « l'instance médiatique est 'condamnée' à faire ressentir des émotions à son public, à mobiliser son affect, afin de déclencher chez lui intérêt et passion pour l'information qui lui est transmise » (Charaudeau, 2011, p. 74). Des lois de proximités qui se justifient donc par rapport à l'intérêt du public, qui représente, pour les médias généralistes, un éventail de la société le plus large possible.

Ces réflexions et logiques, apprises dans les écoles de journalisme puis appliquées dans les rédactions des médias généralistes français font dire à certains journalistes spécialistes de l'Amérique latine que « l'information sud-américaine, ou sur le Brésil, plus précisément n'a pas beaucoup d'importance pour les rédactions françaises, en plus elle entre en concurrence avec l'information internationale, donc il faut qu'il se passe quelque chose de gros pour qu'on ait une place dans le journal [15] ». Cette réflexion d'une journaliste française, rencontrée à Rio de Janeiro à l'été 2014, me fait dire que l'information latino-américaine arrive dans les rédactions et fait l'objet d'une publication seulement lorsqu'il y a « évènement », quelque chose de « gros ». « Pour les journalistes, l'évènement est un fait remarquable, inédit, insolite, méritant à ce titre un traitement spécial le mettant en valeur, ce qui en fait un évènement » (Mercier, 2006, p.23). Patrick Charaudeau note également que « l'événement médiatique est sélectionné en fonction de son potentiel de saillance qui réside soit dans son caractère de notabilité ou d'inattendu, soit dans son caractère de désordre ». Savoir si l'événement est construit pas les médias ou existe avant même qu'il y ait traitement médiatique, n'est pas analysé ici, puisqu'il

[15] Entretien réalisé lors d'un séjour au Brésil, quelques semaines après la Coupe du Monde en juillet 2014, à Rio de Janeiro. L'entrevue avec Élodie Touchard, correspondante à Rio de Janeiro pour des radios francophones depuis 2010, tourne principalement autour de son travail comme correspondante.

existe plusieurs courants dans la discipline et qu'il suffit pour notre analyse de partir du principe que des événements existent dans les médias. Mais l'événement a cet avantage de toucher, de parler au public des médias généralistes. Et puisque chaque sujet en provenance de l'étranger est analysé, selon les critères vu précédemment, il apparait alors évident que notre actualité brésilienne ne « ferait pas le poids » face à un évènement comme un tremblement de terre au Népal, au potentiel affectif fort. Hors évènement, mon information brésilienne ne ferait encore pas concurrence à une information comme une « prévision de croissance soutenue, par le FMI en Afrique sub-saharienne[16] » parce que l'économie, dans son sens le plus large est un sujet proche du public et parce que l'Afrique est plus proche géographiquement et affectivement de moi que le Brésil, en raison du passé coloniale. Parce que « les priorités diffèrent notamment selon les pays. Au-delà des grands événements qui s'imposent à tous (…) les menus de l'actualité reflètent la situation géographique, l'histoire coloniale, les relations commerciales ou les engagements internationaux d'un pays » (Marthoz, 2012, p.94). Des informations en concurrence, un effet de suivisme chez les médias et des logiques de proximités ne suffisent cependant pas à expliquer pourquoi l'Amérique latine sort des radars médiatiques. Et si les journalistes français n'avaient tout simplement pas accès à cette information latino-américaine ?

Un océan nous sépare de l'Amérique latine. Plusieurs langues également nous éloignent des latino-américains (l'espagnol est majoritaire dans la région mais le Brésil est entièrement et uniquement lusophone). Il m'est d'ailleurs arrivé de croiser des journalistes à l'étranger qui ne parlaient pas la langue du pays dans lequel ils exerçaient leur métier. Une question essentielle alors : il y a-t-il des journalistes en Amérique latine ? L'accès à l'information semble ne pas être un obstacle dans cette région du monde. On l'a vu les premiers fournisseurs d'informations sur le monde sont les agences de presse. Elles sont présentes en Amérique latine, l'agence de presse française, AFP, compte 19 bureaux en Amérique du sud et centrale, couvrant ainsi la majorité des pays de l'Amérique latine, parmi lesquels Cuba. Sur le site de l'ambassade de France à Rio de Janeiro au Brésil, sont décomptés pas moins de vingt correspondants de presse français. Des correspondants sur place très dépendants de leurs sources (officielles, associatives…), ce qui fait dire à Arnaud Mercier que « la dépendance aux sources (bien souvent officielles) des journalistes, sur certains sujets ou certaines aires géographiques, est telle qu'on voit bien que la lecture événementielle d'un phénomène dépend du message qu'ils auront reçu de la part de sources 'bien informées' ou aux stratégies de communication efficaces » (Mercier, 2006, p.28). Un accès à l'information via des sources locales est donc possible en Amérique latine mais qu'il faut contrebalancer avec le rapport de Reporter sans frontières, en 2014. En effet l'Amérique latine peut se révéler un terrain dangereux pour l'exercice du métier de journaliste et donc

[16] Faujas, A. (2013, 31 octobre). Le FMI prédit à l'Afrique subsaharienne une croissance soutenue. LeMonde.fr. Repéré le 18 mai 2015 à http://www.lemonde.fr/economie/article/2013/10/31/le-fmi-predit-a-l-afrique-sub-saharienne-une-croissance-soutenue_3505774_3234.html

l'accès à l'information. « Dans beaucoup de pays du Sud, l'autoritarisme politique, l'insécurité, les défaillances des systèmes de télécommunications et de transport, rendent le métier particulièrement difficile » (Marthoz, 2012, p.19). Le rapport de RSF sur la liberté de la presse se base chaque année sur sept indicateurs (le niveau des exactions, l'étendue du pluralisme, l'indépendance des médias, l'environnement et l'autocensure, le cadre légal, la transparence et les infrastructures) pour établir son classement. Parmi les pays d'Amérique latine les moins bien classés : le Mexique, 152eme rang mondial (sur 180 pays) où « le crime organisé est l'ennemi numéro un des journalistes ». Puis la Colombie (126ème), où les journalistes sont les « victimes du conflit armé[17] ». Classés 111ème le Brésil fait également l'objet d'inquiétudes de la part de Reporter sans frontières. Le rapport sur « les pays les plus meurtriers d'Amérique latine[18] » fait état, au Brésil, en 2014 de « tensions accrues pendant la Coupe du monde de football et à l'approche de l'élection présidentielle en octobre. Les médias, à l'image de la société, sont hautement polarisés ». Un constat qui se fait dans des pays démocratiques gangrénés par les cartels de drogue et la corruption mais une analyse faite depuis le point de vue de RSF, dont les critères à valeur « universelle » pourraient être questionnés.

3. L'interprétation indispensable

Pour qu'un fait international parvienne à la connaissance du public des médias généralistes en France, il faut aussi qu'il passe par un code et entre dans notre schéma de compréhension global du monde. Le sociologue, figure central des Cultural Studies, Stuart Hall, détermine en 1994 le modèle d'encodage/décodage. Il appréhende alors la communication comme « structure dominante », une communication qui ne correspond pas au réel. « La réalité existe en dehors du langage, mais elle passe constamment par et à travers la médiation du langage (…) La ''connaissance'' discursive n'est pas le produit d'une représentation transparente du 'réel' dans le langage, mais de l'articulation du langage sur des rapports et des conditions réels » (Hall, 1994, p.32). Entre l'encodage et le décodage d'un fait, il y aurait donc un décalage dû à l'action de communication. Ce qui amène le sociologue à considérer que chaque culture a son propre système de valeurs « toute société/culture tend à imposer, avec divers degrés d'ouverture ou de fermeture, ses classifications du monde social, culturel et politique » (Hall, 1994, p. 35). Dans ce cadre là, on peut penser qu'un fait en provenance d'Amérique latine dans un journal télévisé français nécessitera d'être « encodé », parce qu'effectivement, « les événements nouveaux, problématiques ou perturbants, qui ruinent nos attentes et vont à l'encontre de nos ''constructions de bon sens'' - de ce

[17] Des FARCS et des groupes paramilitaires.

[18] Reporters sans frontières (2014) *Classement mondial de la liberté de la presse*, repéré le 15 mai 2015, à http://rsf.org/index2014/fr-index2014.php

qui, dans notre connaissance des structures sociales, semble ‘‘aller de soi’’ - doivent être affectés à leurs domaines discursifs avant qu’on puisse considérer qu’ils ‘‘font sens’’ » (ibid). Un encodage est nécessaire pour les médias généralistes français afin de faciliter la compréhension du public, cependant cet encodage peut aussi mener à des dérives de langage et d’interprétation (ce qui sera analysé dans une prochaine partie). Pour comprendre un fait ou un sujet qui parait étranger, pour le diffuser afin qu’il soit compréhensible il faudra lui appliquer, ce qu’Arnaud Mercier appelle « des schémas d’appréhension du monde préalables, en le considérant comme exemplaire ou au contraire comme une rupture, un moment qui oblige à revoir nos cadres interprétatifs » (Mercier, 2006, p.29). À partir de là, on pourrait alors imaginer le cas du redressement économique de l’Équateur faire l’actualité dans les médias français à titre d’exemple, il s’agira dans la seconde partie d’essayer de comprendre pourquoi ça n’a pas été le cas. Servir d’exemple ou établir une rupture serait donc au moins deux conditions pour qu’une actualité étrangère parvienne jusqu’à nous. Mais l’Amérique latine rentre aussi dans le radar de ces médias généralistes, comme l’explique Christophe Barbier (voir partie A.2.), lorsqu’une française est otage des FARCS en Colombie[19]. Tout simplement parce qu’un « fait étranger devient aussi un événement international quand il fait écho aux préoccupations nationales » (Mercier, 2006, p.30). L’exemple d’Ingrid Betancourt parait évident ici puisqu’il s’agit là d’une française enlevée en Colombie. Mais d’autres informations en provenance de l’Amérique latine entre également dans nos « préoccupations nationales ». C’est pourquoi on a, par exemple, beaucoup entendu parlé, dans les médias français, de cet incendie dans une boite de nuit brésilienne, en janvier 2013, qui avait fait plus de 200 morts parce qu’un événement similaire était survenu également en France plusieurs années auparavant[20]. Cette préoccupation nationale pour évoquer un fait d’actualité internationale explique également (bien qu’il ne le justifie en rien) pourquoi le tremblement de terre en Haïti en 2010, a été moins médiatisé que le séisme survenu au Népal. Le critère mort/kilomètre, évoqué précédemment : 200 000 morts en Haïti contre 8 000 au Népal, ne l’explique pas. Mais la présence de plus de français au Népal qu’en Haïti l’explique : 10 français ont trouvé la mort au Népal, 2 sur l’île des Caraïbes. On voit donc bien là les critères de réappropriation nationale d’une événement international.
L’encodage qu’il soit de l’ordre de la langue, de la communication, de l’explication ou de la réappropriation parait alors indispensable pour un média généraliste, parce que pour être dans leur actualité un fait en provenance de l’étranger « doit permettre de mobiliser les catégories de jugement des journalistes et autoriser des

---

[19] En février 2002, la franco-colombienne, Ingrid Betancourt, candidate à l’élection présidentielle en Colombie, est enlevée par les FARCS, les forces armées révolutionnaires de Colombie. Sa détention dure 6 ans, attirant l’attention médiatique en France sur ce pays, dont l’armée et les FARCS sont en conflit depuis des années, dans des reportages souvent chargés d’émotions et de pitié quant au sort d’Ingrid Betancourt.

[20] En France, l'incendie de Saint-Laurent-du-Pont (Isère) le 1er novembre 1970, dans lequel 146 personnes avaient péri, http://www.leparisien.fr/faits-divers/bresil-au-moins-70-morts-dans-l-incendie-d-une-discotheque-27-01-2013-2516267.php

interprétations fondées sur des schémas canoniques, comme les valeurs démocratiques (…), les bons sentiments (…) la fatalité humaine (…) ou le dépassement de l'homme » (Mercier, 2006, pp. 32-33). L'interprétation des faits par le journaliste permettra de les rendre accessibles au public et pas seulement dans leur dimension informative. Pour sa diffusion mais aussi pour attirer le public, l'information passe entre les mains du journaliste pour qu'il l'explique, l'interprète et la mette en forme (voire partie III.). Représenter et expliquer le monde à un public hétérogène et non spécialiste est compliqué, d'autant plus quand l'information est difficile à saisir. Et c'est la justification que donne Christophe Barbier, dans le documentaire cité précédemment : « *il y a des médias libres qui donnent la parole à ceux qui pensent différemment, pas forcément le dimanche soir à 20h sur TF1. C'est dans d'autres espaces, c'est pas intéressant pour ces idées d'aller au 20h où 50 millions de gens regardent, c'est noyé et ça percute pas* ». Interpréter et expliquer des faits en provenance d'ailleurs semble difficile pour un journaliste, voire impossible ?

En fin de compte on comprend bien que l'Amérique latine, loin de nous géographiquement, l'est aussi affectivement. L'Amérique latine fait l'actualité, s'il n'y a rien d'autres à raconter sur le monde et l'Amérique latine ne fait pas l'objet d'une attention particulière par les médias français parce que le public ne s'y intéresse pas. Il s'agit là de critères supplétifs qui permettent aux médias de définir selon des principes d'importance, de saillance, les sujets qui feront l'actualité, « ces choix dépendent de la façon dont les médias se représentent ce qui est susceptible d'intéresser ou d'émouvoir le public » (Charaudeau, 2011, p. 113). Les recherches dans la discipline ont défini les relations entre les médias et leurs publics. Mais on peut tout de même se poser la question de cet intérêt du public pour l'Amérique latine : un sujet dont les médias ne parlent pas ne fera effectivement pas l'objet d'un intérêt de la part du public, inversement puisqu'il n'y a pas de traitement médiatique. Mais si le public ne s'y intéresse pas n'est-ce pas tout simplement parce que les médias n'en parlent pas ? Une sorte de cercle vicieux qui fait que fréquemment les médias généralistes ressortent des sujets appelés « marronniers », étant sûr qu'il y a là des sujets qui vendent. Parce qu'effectivement « la mission que les journalistes se donnent de répondre aux attentes du public, en les anticipant si possible, les amène à partager un sens commun sur ce qui représente un événement, une rupture de sens conséquente, pour nos sociétés » (Mercier, 2006, p.24).

Mais « le journaliste est proche de son lecteur dès lors qu'il réussit à lui faire partager la connaissance d'un fait inhabituel » (Bège, 2007, p. 27) et quoi de plus inhabituel qu'un sujet au journal télévisé sur un président latino-américain qui annule la dette de son pays auprès du FMI ? Répondre aux attentes du public et être investi d'une mission d'intérêt public comme le fait d'informer sont deux choses bien distinctes. Les médias et les journalistes sont responsables, ils ont pour mission

d'informer et « sont aussi acteurs des luttes qui traversent l'espace public pour interpréter un phénomène (…) à partir du moment où ils choisissent de ne pas donner une grande couverture à certains faits, ne mettant ainsi pas leur effet démultiplicateur au service d'une mise en événement proposée par des acteurs» (Mercier, 2006, p.25). L'Amérique latine sort des radars des médias généralistes en France, on l'a vu et cela s'explique en partie par des logiques journalistiques intégrées et appliquées depuis plusieurs décennies déjà dans les rédactions. Mais les médias généralistes sont empreints d'une responsabilité d'informer, c'est à eux de « consacrer des ressources suffisantes à la collecte et au traitement de l'actualité internationale » (Marthoz, 2012, p.9). On l'a vu l'information latino-américaine est très peu présente, parce que d'autres faits de l'actualité internationale entre en concurrence avec elle et sont évincées par les logiques de hiérarchisation, de tri de l'information, de proximité nécessaire avec le public. Mais on note une absence d'information et une présence importante de journalistes dans cette région du monde ainsi qu'un effort (parfois maladroit, on le verra) de la part des journalistes pour interpréter et expliquer les faits à un public le plus large possible. Ces logiques internes à l'organisation médiatique et au travail journalistique suffisent-elles à expliquer le traitement de l'actualité latino-américaine ?

« Ils préfèrent ne pas en parler. C'est un travail de flic de la pensée, destiné à maintenir un ordre établi injuste. Ils n'ont pas intérêt à ce que ça change s'ils veulent maintenir leur position de pouvoir, leurs privilèges, ceux de leurs propriétaires et de la classe dirigeante à laquelle ils appartiennent[21] ». Pierre Carles, (le réalisateur du documentaire cité précédemment) explique au site d'information « originale, libre et indépendante, citoyenne et non-formatée » The Dissident, la finalité de son film. Son analyse critique vis-à-vis des médias généralistes se base, non pas sur la provenance de l'information, mais sur sa nature. Selon lui, si les médias ne traitent pas de l'actualité de l'Équateur, c'est parce qu'elle « va à l'encontre des politiques néo-libérales et reaganiennes que ces éditocrates nous présentent comme inéluctables ». Alors est ce que les médias généralistes reproduisent la « pensée dominante » ? Par quel prisme les médias français regardent-ils l'actualité latino-américaine ?

[21] Le Gros, J. (2015, 15 mai). Pierre Carles : en France c'est l'omerta médiatique sur l'Équateur. The dissident. Repéré le 15 mai à http://the-dissident.eu/6392/pierre-carles-il-y-a-une-omerta-mediatique-sur-la-politique-menee-en-equateur/

Partie II :
Quand l'Amérique latine entre dans l'actualité



Tintin et les Picaros [17]

[22] Dans Tintin et les Picaros, de Hergé (1976)

II. Quand l'Amérique latine entre dans l'actualité en France

A. Faire l'actualité dans un monde globalisé

On l'a vu l'actualité est « construite » par les journalistes, elle est le fait de choix répondant à des logiques médiatiques de proximités et les informations sont interprétées pour être « encodées ». Voilà donc des premières explications de l'absence d'informations sur l'Amérique latine. Mais les médias français concèdent parfois une place à cette actualité. Nous sommes informés, en France, des glissements de terrain en Colombie, des élections au Brésil etc… Mais comment sommes-nous informés ? « Il est fréquent que nos médias imposent des cadres occidentaux à des actes qui ne sont compréhensibles qu'à l'intérieur de cultures différentes » (Esquenazi, 2013, p.44). Quel est donc ce cadre ? Comment les médias français observent-ils l'Amérique latine ?

1. L'Amérique latine dans le monde, vu d'ici

Se contenter d'analyser ce phénomène dans la discipline de l'information-communication serait une erreur. En effet la question du traitement médiatique français de l'actualité latino-américaine doit s'analyser dans un contexte global parce que ce regard médiatique est évidement lié à un contexte historique et aux relations internationales. L'auteur uruguayen, Eduardo Galeano, écrit : « aujourd'hui pour le monde entier, l'Amérique, cela signifie : les Etats-Unis. Nous habitons, tout au plus, une sous-Amérique, une Amérique de seconde classe, à l'identité nébuleuse[23] ». Dire que les médias sont seuls responsables de cette vision du monde serait se tromper, les propos d'Eduardo Galeano s'inscrivent dans un contexte plus global. Il nous faut donc regarder avant tout quelle est la place de l'Amérique latine dans le monde, dans les relations internationales.

De notre point de vue, l'histoire racontée sur l'Amérique latine, en tant qu'espace politique, commence en 1492, avec la découverte du continent par les navigateurs espagnols. Puis avec l'histoire de la colonisation ibérique jusqu'à l'indépendance de la plupart des pays latino-américains, dans les années 1820. Une Amérique latine d'abord envahie puis contrôlée, sous influence européenne, jusqu'à la mise en place de la doctrine Monroe (en 1823), qui limite les interventions européennes dans les affaires des Amériques. Cette épisode de l'histoire peut se résumer par cette formule de Théodore Roosevelet : « aux Européens, le vieux continent, aux Américains, le Nouveau Monde ». Initiant une longue période durant laquelle les Etats-Unis « se tournent vers l'extérieur et affirment leur emprise politique et économique, non seulement sur l'Amérique centrale et l'espace caribéen (…) mais aussi sur l'Amérique du Sud » (Compagnon, 2009, p.8). Une Amérique latine qui

[23] Galeano, E, (1971) Les veines ouvertes de l'Amérique latine. p. 10

devient donc « l'arrière-cour » des Etats-Unis. Cet interventionnisme justifiera la politique nord-américaine en Amérique latine durant la Guerre Froide. Cette période de lutte contre le communisme s'établie sous plusieurs formes « de l'aide au développement dans le cadre de l'Alliance pour le progrès de John F. Kennedy (1961) au soutien plus ou moins explicite apporté à de nombreux coups d'État (au Brésil en avril 1964, au Chili en septembre 1973, en Argentine en mars 1976) en passant par l'organisation de la lutte contre-révolutionnaire (débarquement de Playa Girón à Cuba en avril 1961, financement des *contras* au Nicaragua dans les années 1980) » (Compagnon, 2009, p.8). L'année 1991 et l'effondrement du bloc soviétique rassure définitivement les Etats-Unis qui étendent leur idéologie néo-libérale sur tout le continent : c'est le consensus de Washington. Mais l'histoire ne s'arrête pas là et Olivier Compagnon note une dernière phase (à l'heure actuelle) de l'histoire latino-américaine, celle du « virage à gauche », où « les rapports de force semblent bien avoir évolué comme le montrent, par exemple, les promesses d'assouplissement de la politique états-unienne à l'égard de Cuba formulées par Barack Obama » (Compagnon, 2009, p.9). Ce rapide contexte historique nous permet ici de voir que l'Amérique latine, n'est pas considérée comme un « sous-continent » uniquement par les médias mais que c'est toute l'histoire et les relations internationales qui voient l'Amérique latine comme telle. Dans l'histoire du monde « global » l'Amérique latine est d'abord colonisée par l'Europe puis sous influence nord-américaine, « cette dernière (l'Amérique latine) est caractérisée par son statut de région du Tiers monde (même si certains pays comme le Brésil, l'Argentine ou le Chili se distinguent des autres), par une histoire faite d'instabilités politiques et de régimes autoritaires, et par une hétérogénéité sociale spécifique » (Morris, Schlesinger, 2010, p.73). Difficile alors de s'écarter de cette vision construite par l'histoire, selon laquelle l'Amérique latine n'est pas centre mais périphérie et n'est autre que dominée, sous-influence, ni maître de son destin, ni même de son image.

Et pourtant « ce qui nous attire vers elle - c'est tout ce qu'elle a toujours de foisonnant, de multiple, de contradictoire. D'irréductible à des formules simplistes » (Febvre, 1948, p.387). Mais l'histoire est ainsi faite et on sait de l'Amérique latine ce que l'histoire nous en dit et les médias la regardent comme l'histoire et les relations internationales l'ont écrit. Dans ce contexte, on peut se demander si l'histoire de la communication rejoint cette vision du monde ?

La découverte de l'Amérique est, selon Francis Balle, « le coup d'envoi de la mondialisation » (Balle, 2014, p.105). Une mondialisation difficile à définir qui allait grandissante en termes économiques, en réduisant les distances par le développement des transports et en abolissant les frontières via des réseaux de communication. La notion de mondialisation, ou globalisation (adaptée de l'anglais), dépasse celle de territoire. Si l'on parle de mondialisation des médias et de l'information on peut donc faire le même constat : dans un monde globalisé, l'information dépasse les frontières étatiques. La communication s'est accélérée, ce qui est lointain est désormais si proche mais « les réseaux n'ont jamais cessé d'être au centre des luttes pour la maitrise du monde » (Mattelart, 1996, p.4). Comme

l'économie, comme les relations internationales, la communication s'organise autour de centres et de périphéries, elle est le reflet des inégalités mondiales (Marthoz, 2012). Les pays occidentaux voient donc de plus en plus le monde comme ce « village global » défini par McLuhan, « en train de s'unifier, grâce à un marché planétaire, sur fond de valeurs universelles » (Balle, 2014, p.106). La vision du monde entretenue par les pays occidentaux, dits « du Nord » est celle d'un monde interconnecté, qui tend à l'uniformité. Mais « en contestant l'ordre international de l'économie et de la communication, le nouveau sujet historique ''tiers monde'' fait découvrir les multiples prolongements de l'échange inégal » (Mattelart, 1996, p.65). Il faut alors comprendre la mondialisation de la communication comme un échange inégal.

2. Un autre regard sur le monde est-il possible ?

Mais les années 1970 « marquent un tournant historique dans l'approche à la fois des mécanismes industriels qui gouvernent la production de l'information et de la culture de masse, et celle des déséquilibres internationaux des flux et des échanges. C'est l'âge d'or de la critique » (Mattelart, 1996, p.73). Le mouvement des non-alignés, lancé dans les années 50 par les chefs d'Etats indien, indonésien, égyptien et yougoslave fait face à toute forme de colonialisme de la part des deux blocs (Etats-Unis/URSS), opposés dans la Guerre froide. C'est en 1973, à Alger, que les États réunis, réclament un « Nouvel ordre mondial de l'information et de la communication » (Nomic), dénonçant un déséquilibre dans l'information et la communication mondialisée, une sorte « d'incommunication » entre le Nord et le Sud. C'est sur le constat de cette fracture Nord/Sud que se base cette revendication, « ce *Nomic* néo-marxiste pouvait ainsi lier sa mise en œuvre au respect préalable de la souveraineté des états, surtout si l'historique renvoyait au joug colonial pour ''*décoloniser l'information''* » (Cabedoche, 2011, p.74). Une réunion animée au sein de l'Unesco, l'organisation « intellectuelle » et culturelle des Nations-Unies, rassemblant « des personnalités choisies pour un même intérêt, à défaut d'une même sensibilité pour la communication internationale » (Cabedoche, 2011, p.71). C'est la critique d'une « couverture souvent tendancieuse, incorrecte, non objective et inadaptée faite par les quatre grandes agences de presse des pays développés qui monopolisent la diffusion mondiale des nouvelles » qui amorce ce Nomic. Une commission, sous la présidence de l'irlandais Sean McBride, est mise en place elle élabore un rapport intitulé « Voix multiples, un seul monde ». Il établit un état des lieux de cette communication mondialisée, des problématiques et préoccupations communes aux pays du Tiers Monde, ainsi que des suggestions pour faire émerger ce Nouvel ordre de l'information et de la communication. Avec un objectif clair, énoncé par Sean McBride : « plus de justice, plus d'équité, plus de réciprocité dans les échanges d'information, moins de dépendance à l'égard des courants de communications, moins de diffusion des messages du haut vers le bas, plus ''d'autosuffisance'' et d'identité culturelle, plus d'avantages pour l'humanité tout

entière[24] ». Mais si ce rapport McBride a pu impulser la création d'agence de presse dans les pays du Sud il se révélait également décevant. « D'un point de vue ponctuel, la philosophie du nouvel ordre a inspiré la création d'agences de presse nationales ou de pools d'agences de presse nationales ou de pools d'agences régionales ainsi que des politiques sectorielles » (Mattelart, 1996, p.75). Mais « le rapport McBride avait déçu les états du Sud faute de mesures concrètes, jusqu'à susciter les regrets d'une des rédacteurs : ''Il y a dix ans je n'aurais pas dit (comme aujourd'hui) que notre rapport était inutile (…) nous avions loupé le bateau'' avait avoué Betty Zimmerman. Les pays socialistes avaient dénoncé un rapport pro-occidental » (Cabedoche, 2011, p.6). Et il faut attendre un socialiste au pouvoir en France (François Mitterrand) pour qu'un pays occidental dise publiquement en 1982 la nécessité de « *garantir aux pays du Sud les moyens de maitriser leurs moyens de communication et les messages qu'ils véhiculent* ». Qu'en est-il ? On l'a vu notre vision du monde est largement influencée par notre histoire (coloniale), à partir de là, on peut dire que notre rapport à l'Amérique latine, malgré les tentatives d'enrayer ce phénomène, est défini par un regard sur une région du monde qui par le passé a été qualifié de « tiers-mondiste ». On voit alors l'Amérique latine comme un ensemble de pays sous-développés, bien qu'aujourd'hui certains sont passé à l'appellation de « pays en développement ». On regarde l'Amérique latine donc comme ayant un certain retard à rattraper par rapport à nous, d'un point de vue économique notamment, universitaire ou même démocratique parfois.
On sait que nous, occidentaux, avons un « certain regard » sur les pays dits du Sud, une vision liée à l'histoire, aux relations internationales mais aussi à l'éducation… et aux médias ? Il s'agit à présent de vérifier ce regard médiatique sur l'Amérique latine en s'intéressant plus particulièrement sur Cuba, en analysant les pratiques afin d'interroger ce regard.

B. Quelles « lunettes médiatiques » sur Cuba ?

1. Quand les journalistes attendent la « chute » de Fidel Castro

Pour interroger le traitement de l'actualité latino-américaine par les médias français j'ai voulu analyser quelle était l'image de Cuba véhiculée par la télévision. Au vu de l'actualité du rapprochement entre Cuba et les Etats-Unis et l'important traitement médiatique dont cet événement a bénéficié je me suis donc demandée quelle image de Cuba la télévision française renvoyait-elle au public ? Le corpus d'analyse est composé de sept reportages télévisés[25], tous diffusés dans le journal

[24] McBride S. (1980) Voix multiples, un seul monde. Paris : Les Nouvelles Editions Africaines et la Documentation Française, p. XVII

[25] L'analyse complète du corpus est à retrouver en Annexe n°2

télévisé (JT) de 20h de France 2, entre 1961 et 2015. Si le choix se porte sur des reportages diffusés à 20h c'est parce qu'ils sont destinés à toucher un public très large, c'est un des temps forts de l'information qui nous permet de savoir quelle image de Cuba est renvoyée au « grand public ».

Une analyse sur 50 ans nous permet de retracer l'évolution dans le discours portant sur le pays comme de percevoir les modifications de l'image du pays. On ne commentera pas ici les événements historiques il s'agit uniquement de montrer quel traitement les médias français accordent à ce pays.

Une analyse du support montre tout d'abord que ces reportages sont destinés au grand public, soit un public de non spécialistes. L'heure de diffusion (20h) et la durée des reportages (moins de trois minutes) permettent effectivement de s'adresser au plus grand nombre. Le choix de la chaîne publique France 2, anciennement ORTF, permet d'analyser un contenu façonné par un établissement public porteur donc d'une mission de « service public » d'information. Si les reportages choisis correspondent à des « événements » ou à des actualités en lien avec la France c'est parce que l'accès aux données c'est fait par le site de l'Ina, dans un ordre chronologique, faisant ainsi ressortir les épisodes « marquants » à Cuba, durant les 50 dernières années. Certaines comparaisons dans l'analyse médiatique à quelques années d'écart sont également intéressantes à faire à quelques années d'écart, c'est le cas par exemple de deux reportages sur la visite de François Mitterrand puis François Hollande à Cuba. Parmi ces sept reportages, six sont diffusés parce qu'ils sont d'actualité, quelque chose vient de se passer à Cuba donc c'est au journal télévisé. Un seul est un reportage qui « fait le point » sur l'économie à Cuba, depuis la chute de l'URSS. Deux de ces sept reportages ont un lien avec la France, il s'agit de visites d'hommes politiques français, François Mitterrand en 1974 (à l'époque où il n'était pas encore président) et François Hollande en mai 2015. Enfin tous sont des reportages diffusés dans un journal télévisé entre plusieurs actualités françaises et/ou internationales et deux sont un premier ou un second reportage au sein du JT au sujet de Cuba. C'est le cas au moment de l'annonce par Fidel Castro qu'il renonce au pouvoir et à l'annonce du rapprochement diplomatique entre Cuba et les Etats-Unis.

Premièrement, en termes de durée accordée aux deux pays déjà, Cuba apparaît toujours deux fois moins longtemps que les Etats-Unis. Même constat en termes de temps de parole entre les chefs d'Etats : dans le premier reportage (1961) analysé seul Kennedy s'exprime, en 1991, c'est Georges Bush qui parle, le reportage ne donne pas la parole au dirigeant cubain. En 2014, à l'annonce du rapprochement entre les deux pays c'est Barack Obama qui s'exprime en premier, il parle deux fois plus longtemps que son homologue cubain, Raul Castro. Le point intéressant ici est que les prises de paroles des deux chefs d'Etats, sont inversées par rapport à l'image. Selon notre sens de lecture, de gauche à droite, en voyant d'abord Raul Castro il serait logique de l'entendre en premier, or c'est Barack Obama qui s'exprime d'abord dans le reportage ; dans le bandeau de titre on remarque également l'inversion « Etats-Unis - Cuba » par rapport à l'image.



Image, texte et prise de parole s'inversent.

Deuxièmement dans l'analyse du discours médiatique on peut également remarquer par certains commentaires de journalistes que Cuba est placé en situation d'infériorité par rapport aux Etats-Unis. Dans le reportage de 1961 par exemple, Cuba « charge les Etats-Unis de la responsabilité de… » alors que les Etats-Unis « ne tolèrent pas » deux expressions qui finalement veulent dire la même chose au regard de l'histoire mais qui n'ont pas le même impact. Dans le reportage de 2014, qui porte sur le rapprochement des deux pays, si on analyse le discours politique, dont la sélection a été opéré par un journaliste, on constate que Barack Obama évoque dans son discours sa propre décision et parle de sa politique. Alors que Raul Castro évoque la décision de Barack Obama. Mais on le sait, les deux discours ont été aussi longs et simultanés et Raul Castro a évoqué autre chose que la politique nord-américaine, mais cette phrase, qui place Cuba en situation de dépendance politique, est le choix qui a été fait par le journaliste.
De la même façon, les deux reportages sur les visites de François Mitterrand et de François Hollande à Cuba, montrent Cuba en retrait par rapport à la France. En 1974 comme en 2015, les sujets principaux sont les français. Mais ces deux visites n'ont visiblement pas la même importance pour les journalistes : le premier évoque la visite d'un socialiste à un pays « ami » tandis que le second évoque un « moment d'histoire » il s'agit de « l'image du jour » comme le dit la présentatrice. Il s'agissait pourtant aussi « d'une première » en 1974 : « C'est la première fois que le parti communiste cubain recevait officiellement le leader d'un parti socialiste européen, membre de l'International ». En quatre décennies le message à retenir sur Fidel Castro a fortement évolué. En 1974 : « au cours de ce voyage François Mitterrand définira ainsi Fidel Castro : un homme modeste et désireux d'être compris, ouvert et généreux », en 2015, François Hollande se justifie de sa visite à Cuba : « J'avais devant moi un homme qui a fait l'histoire, il y a forcément un débat sur ce qu'a pu être sa place, ses responsabilités, mais venant à Cuba, je voulais rencontrer Fidel Castro ». D'une image positive dans le commentaire du journaliste, on passe à une analyse beaucoup plus nuancée 40 ans après.

Une autre conclusion ressort de cette analyse : Cuba apparaît de façon négative. En durée toujours, les informations négatives ou les « mauvaises » images de Cuba, sont deux fois plus importantes que celles d'aspect positif. Pour ce qui est de l'image de Fidel Castro celui-ci apparaît à chaque reportage. Il est d'abord montré en homme fort, seul, parfois agressif. Son image évolue au fil des années, il est toujours montré seul, parfois ridiculisé parfois très affaibli. Le mot « espoir » revient souvent dans les reportages, mais dans le cas de Cuba, le pays apparaît alors de façon négative puisqu'il a « besoin d'espoir » pour avancer. En termes de langage on note une évolution importante avec le temps : à partir du reportage de 2004, Cuba devient une « dictature », dans les reportages précédents les mots dictateur ou dictature ne sont jamais mentionnés. Globalement le vocabulaire utilisé par les journalistes est négatif dans les reportages, on retrouve des champs lexicaux de la misère et de la guerre (bien que Cuba ne soit pas en guerre).

Enfin ; on remarque dans ces reportages qu'en 50 ans de traitement médiatique, on ne connait rien du message politique cubain. On retient de ces reportages que l'économie est en panne à Cuba, parce qu'ils sont opposés aux Etats-Unis. On note que le seul discours politique prononcé par Fidel Castro se résume à : « Hasta la victoria siempre ». On remarque qu'un journaliste de France 2 attend la « chute » de Fidel Castro mais on ne sait pas pourquoi et un reportage tournant en ridicule le chef d'Etat cubain s'attache à parler d'une accidentelle chute, sans évoquer la politique cubaine. « *À Cuba la chute non pas du régime mais de Fidel Castro* (annonce le présentateur avec un sourire en coin) *le président dictateur a manqué une marche après un discours public. À 70 ans la moindre faiblesse, la moindre blessure relance immédiatement les spéculations sur l'avenir de l'île après 45 ans de régime absolu. Fidel Castro a pris les devants vous allez le voir il a voulu couper court aux interrogations* ».



La chute comme comique de répétition et comique de situation

Dans ce reportage il est intéressant également de noter un malaise à la fois de Fidel Castro, puisqu'il tombe devant des caméras, une situation évidement gênante pour un chef d'Etat, observé dans le monde entier, mais aussi un malaise du journaliste parce que Fidel Castro blague justement sur cette chute : « *je suis curieux de voir les photos prises par la presse internationale elles feront certainement la une des journaux demain…* » dit le chef d'Etat cubain, une phrase que le journaliste se sent obligé de citer.

Sur le message politique diffusé dans les médias français il est également intéressant d'évoquer ce reportage de 1991, c'est l'année de la chute de l'URSS. Dans ce contexte de fin de Guerre froide le reportage fait un zoom sur Cuba, comme pour « faire le point » sur ce pays qui ne vivra plus sans son « parrain communiste » comme l'explique le journaliste. À la fin du reportage une incompréhension totale demeure : le pays est montré comme étant économiquement fini, à l'agonie et pourtant les cubains apparaissent heureux, en soutien derrière la politique cubaine et soutenant l'idéal de la Révolution. Mais quel est cet idéal ? Quelle est cette politique qui récolte finalement tant d'adhésion ? On note cette incompréhension mais surtout un manque d'explications sur la politique menée à Cuba.

De cette analyse on retiendra donc du traitement médiatique français fait sur 50 ans d'actualité cubaine : une vision du monde binaire, héritée de la Guerre froide, qui fait que Cuba apparaît comme « perdant ». On remarque également une difficulté dans le vocabulaire à sortir des poncifs et à utiliser des mots nuancés, le vocabulaire place facilement Cuba dans un rôle négatif, en opposition aux Etats-Unis. Enfin, on note un manque d'information de « fond » et d'analyse politico-économique qui permettraient au public de comprendre la situation cubaine.

2. Cuba, l'île communiste, vu par l'industrie culturelle

On l'a vu dans notre histoire comme dans le traitement médiatique français, Cuba est une sorte d'anomalie. On ne comprend pas, ni leur politique, ni leur opposition aux Etats-Unis. Le traitement médiatique français sur l'actualité cubaine entre dans une vision du monde. Adorno ne pourrait-il pas également expliquer ce phénomène ?

Il est difficile d'exploiter l'analyse d'Adorno tant elle a été critiquée en sciences de l'information et de la communication, mais introduire mon étude du traitement médiatique français sur l'Amérique latine, dans le champ de recherche sur les liens entre médias et capitalisme semble pertinent. La théorie critique, engagée par l'École de Francfort, dont l'ouvrage le plus représentatif serait la *Dialectique de la raison* d'Adorno et Horkheimer, porte une critique des médias dont les concepts sont pertinents pour cette recherche. Cette référence est délicate a prendre en main tant elle est complexe, inscrite dans son temps et trans-disciplinaire, Adorno étant « tout à la fois philosophe, sociologue et musicologue » (Voirol, 2011/2, p.13). Cette

théorie établit tout d'abord le fait que la culture entre désormais dans le système capitaliste, marchand, ce qui n'est pas sans impact sur son contenu. Devenir un produit culturel marchant « affecte » la qualité interne de celui-ci, puisqu'il est homogénéisé et produit « à la chaine ». Puis « les médias modernes (radio, télévision, cinéma) ne remettent pas en cause le monde ''tel qu'il est'' mais le reconduisent dans un conformisme de tous les instants – alors même qu'ils se nourrissent d'une force d'attraction culturelle dont les ressorts reposent précisément sur la distance face à ''ce qui est'' » (Voirol, 2010, p.26). Enfin, d'après l'auteur, les médias produisent des contenus pour un public « affaibli » qui perd son regard critique. Cette critique des médias mènent donc Adorno à parler « d'industrie culturelle », devenue aujourd'hui un incontournable dans notre discipline, mais « quoi de plus antinomique que la culture et l'industrie ? Autrement dit, le constat revient à dire que la culture est soumise aux modes d'organisation et aux processus instrumentaux caractéristiques de la sphère économique » (Voirol, 2010, p.27) mais ce concept sert également à critiquer et provoquer afin de montrer la dégradation de la culture une fois qu'elle est introduite dans le système marchand. Adorno étudie longuement cette industrie culturelle à travers la musique, puis c'est aux médias d'informations, notamment la radio qu'il s'attache. Montrant ainsi que « à des fins commerciales, ils (*les médias*) font mine de réaliser un projet culturel qu'ils contribuent dans les faits à miner. On produit des séries télévisées comme on fabrique des savonnettes ou des voitures, selon une gestion industrielle gouvernée par la rationalité instrumentale » (Voirol, 2010, p. 28). On peut donc parler de produit culturel, comme de produit médiatique qui entrent désormais dans une logique marchande, d'échange. Tout l'intérêt de l'analyse d'Adorno dans notre recherche réside dans ce processus qui atteint la culture dans son contenu même. Selon lui, cette culture devenue marchande est affectée dans le fond, dans son message. « Conçue dans la perspective de la valorisation économique - et non celle de la relation esthétique - une œuvre musicale doit pouvoir être échangée et se soumet aux principes de la réussite commerciale. Dès lors, ces œuvres sont structurées d'emblée par l'exigence de l'échange » (Voirol, 2011/2, p. 133). Cette observation à propos de la musique se fait également chez les médias d'informations. Autrement dit, la « production » d'information se pense tout d'abord en termes d'échange, la logique d'information au public n'est plus première, puisqu'elle est remplacée par une logique marchande. Avant de diffuser telle information, un journaliste, qui travaille dans un média « grand public » se demandera d'abord si cette information « va vendre ». Adorno va même plus loin en expliquant que dans ces produits de l'industrie culturelle toute complexité est bannie et que l'expérience devient superficielle et uniquement tournée vers la facilité afin de ne pas solliciter trop de concentration de la part du public. De plus, Adorno qui voyait dans la culture une forme d'émancipation de l'individu, la voit désormais non plus comme rationnelle mais plutôt comme une industrie visant à faire des profits. D'où son interprétation selon laquelle la culture « devient un lieu de reproduction du même, de ''ce qui est déjà'', confondu dans un conformisme de tous les instants » (Voirol,

2011/2, p.148). Autrement dit, les médias, intégrés à cette industrie culturelle, ne feraient que reprendre des schémas d'interprétations préétablis et connus pour expliquer des phénomènes. « Mais loin de conférer une forme esthétique au malheur, ce qui lui permettrait de le comprendre, sinon de le combattre, elle se contente de l'exploiter à des fins de valorisation économique. Loin d'ouvrir vers un « autre » monde, comme c'est le cas de la culture éclairée, elle ne fait que confirmer ''ce qui est'' et enferme davantage ses destinataires dans leur misère – en ce sens, elle est conformiste et conservatrice » (Voirol, 2011/2, p.143). Intégrée au système marchand, la culture comme les médias reproduisent une vision du monde et des modes d'interprétation. Et toujours selon Adorno « le rapport marchand contribue à la réémergence d'une relation mystifiante au réel et d'un ''rapport social d'aveuglement'' » (Voirol, 2010, p. 28). Les médias intégrés à cette industrie culturelle se sont donc enfermés dans une vision du monde, véhiculant, selon et à travers leur conception marchande, intégrée au système capitaliste, des informations qui entrent dans leur système de pensée.

À la lumière de cette analyse on peut donc tenter d'expliquer le traitement médiatique français sur 50 ans d'actualité cubaine. Notre analyse porte sur la chaîne de télévision France 2, qui bien qu'entreprise publique entre en concurrence avec les chaînes privées, donc intègre également un système de pensée marchand où l'information n'a plus une valeur d'usage mais d'échange. On l'a vu Cuba est perçu par cette chaîne de télévision selon une vision du monde propre aux médias français. On pourra donc tenter d'interpréter ce constat du fait de l'intégration des médias français dans le système capitaliste qui à la fois, affecte la qualité des informations mais aussi la représentation de ces informations. Effectivement dans une logique marchande, il est trop long, trop compliqué et trop couteux de s'intéresser à un sujet, en l'occurrence la politique cubaine, en profondeur. Mais on comprend également à la lumière de cette analyse, qu'il serait « moins intéressant » pour le public, que les médias le fassent. Enfin on peut également voir que si les médias français ne prennent pas le temps de l'enquête ou même de « peser leur mot » c'est peut-être aussi parce que justement le public est habitué à voir le monde selon « ce qui est ». À tel point que « les individus sont ''affaiblis'' au point de ne plus disposer des ressources suffisantes pour résister de manière efficiente à ces institutions ; ils finissent par se satisfaire de ce qu'ils ont et sont peu portés à exiger autre chose que ce qu'ils ont sans cesse sous les yeux, pour s'en remettre finalement à ces institutions » (Voirol, 2011/2, p.148).

Mais il est également important de nuancer cette interprétation puisqu'on le sait, la critique des médias par l'École de Francfort, a été largement critiquée. D'abord « les critiques sur sa théorie portent sur : la critique qui s'en prend à une conception des médias en tant qu'instances toutes-puissantes, monolithiques, voire manipulatrices (Morin, 1962) ou encore celle qui s'attaque à son attitude ''élitiste'' à l'égard de la ''culture de masse'', doublée d'un supposé mépris pour la culture populaire » (Voirol, 2011/2 p.11). Mais aussi parce que cette analyse d'Adorno, selon les critiques en information-communication, ne prend pas en compte la

réception, ni le rapport du public avec la culture et les médias. Enfin il est également très difficile aujourd'hui de retranscrire cette analyse, qui date de la Seconde guerre mondiale, au contexte actuel. En effet, les médias ont évolués, la pratique des journalistes aussi, notamment avec l'arrivée massive des médias sur le net. Mais tout l'intérêt de l'analyse critique des médias par Adorno dans cette recherche réside dans son concept selon lequel la culture a été détournée de son objet initial, au profit d'une industrie marchande.
Enfin, quoi de plus difficile pour un média qui a intégré le système capitaliste et pour un journaliste dont la façon de penser et de voir le monde est lié à ce système marchand, que de parler d'un autre système (communiste) qu'il ne comprend et ne connait pas. Cuba, comme l'Équateur, peuvent donc être perçus comme des OVNI politique et économique, simplement parce qu'ils ont choisi un autre modèle. Cette analyse peut s'élargir à d'autres pays de l'Amérique latine. Mais il semble que dans le traitement médiatique français dire « non à l'impérialisme Yankee » ou encore « non au remboursement d'une dette absurde au FMI » n'est pas anodin et suscite parfois la surprise, donc « mérite » un traitement médiatique chargé de représentation et d'imaginaire. Mais l'incompréhension amène aussi les journalistes à occulter certaines informations comme on l'a vu précédemment avec l'exemple de l'Equateur.

Pour conclure, on peut dire que si l'Amérique latine entre dans l'actualité son traitement n'en est pas moins difficile. Chaque journaliste, chaque individu a construit sa propre vision du monde, selon son éducation, selon l'Histoire mais aussi selon ses propres opinions. Tout cela dans les médias français intégrés dans un système marchand fait que le traitement de l'actualité latino-américaine est « orienté ». On l'a vu le monde est « construit » selon des centres et des périphéries, selon un axe Nord/Sud dont il est difficile de s'affranchir, en tant qu'occidental. C'est pourquoi nous regardons encore l'Amérique latine, comme un ensemble de pays « sous-développés », comme d'anciennes colonies espagnoles ou portugaise, comme « l'arrière-cours » des Etats-Unis. Difficile d'aller à l'encontre de ces images et de cet imaginaire construit par des siècles d'histoire. Les journalistes reproduisent au travers des médias ce sens de lecture dans leur traitement de l'actualité latino-américaine. On pourrait même imaginer que ce regard sur l'Amérique latine selon un rapport de dominant/dominé, permet de renvoyer une image de nous (européens) positive. Si ces pays ont toujours été vu comme sous-développés ou au mieux, en développement, comment les imaginer autrement, plus avancé, plus ingénieux ? Regarder l'Amérique latine de façon négative, pessimiste, ou même supérieure, permet aux médias français de rassurer leur public en le confortant dans une image positive d'eux-mêmes mais aussi en le confortant dans sa représentation du monde, qui n'est ainsi pas amenée à changer. Par conséquent les médias français « grand public » reproduisent la « pensée

dominante » par cette vision du monde confortée mais aussi par un ensemble de représentations. En effet « cette marchandisation de l'information conduit aussi à une simplification de la représentation du monde, au moment même où celui-ci impose sa complexité (…) et s'avance vers nous comme ''privé de sens'' » (Marthoz, 2012, p. 22). Les médias « représentent » la réalité et ça ne peut être autrement. Parler d'un fait, d'un événement nécessite de passer par des explications écrites ou orales ou au travers d'images à la télévision. Cette sélection implique donc nécessairement une représentation comme on l'a vu avec Stuart Hall précédemment. « Pas d'information sans interprétation de la réalité, et pas d'interprétation de la réalité sans le travail subjectif du journaliste » écrivait, en 1991, Dominique Wolton[26]. Il peut être pertinent, à présent, d'étudier plus en détail les représentations de l'Amérique latine par les médias français.

[26] Wolton, D (1991) War game. L'information et la guerre. Paris : Flammarion

Partie III :
Représentations de l'Amérique latine dans les médias français

« Para los europeos América del Sur es un hombre de bigotes,
con una guitarra y con un revólver…[27] »

Trad. : *Pour les européens l'Amérique du sud, c'est un homme à moustache avec une guitare et un revolver.* Dans Personne n'écrit au colonel de Gabriel García Márquez.

III. Représentations de l'Amérique latine dans les médias généralistes

A. Représentation et stéréotype latino-américain

Représenter les figures politiques de l'Amérique latine, n'est pas chose facile, tant ces personnages sont emblématiques et « charismatiques ». Ils le sont du moins pour nous et il nous est d'autant plus difficile de les comprendre vu leur rapport aux médias. De nombreux chefs d'Etats latino-américains discréditent les médias et les journalistes certains ont d'ailleurs pris le parti de créer leur propre canaux de communication afin de court-circuiter ces médias d'information[28]. Mais l'analyse se concentre ici sur le discours médiatique français sur ces chefs d'Etat. Une réflexion qui porte à la fois sur la représentation médiatique et la stéréotypie. Comment représenter ce que le journaliste ne connaît pas autrement que par la stéréotypie et la représentation ? L'analyse de corpus d'articles portraits sur Hugo Chávez publiés peu après sa mort , et de portraits de José Mujica, avant les élections uruguayennes tirés de la presse française (Le Monde, Le Figaro, Libération, L'Obs) permet ici de comprendre comment ces deux personnages politiques latino-américains, sont devenus des purs clichés rédactionnels par les journalistes qui font parfois face à une certaine incompréhension vis-à-vis de ces hommes politiques. Mais il convient tout d'abord de s'interroger sur la place du stéréotype dans notre discipline et sa construction.

1. De la représentation au stéréotype

La notion de représentation est pertinente dans l'analyse des médias à la fois parce que les journalistes sont victimes des représentations mais aussi parce qu'ils en sont parfois à l'origine en les transmettant et en s'efforçant de coller à ces représentations. La représentation est une façon plus simple de parler de quelque chose de complexe, elle est employée dans les médias comme dans le langage courant. Comment expliquer simplement et au plus grand nombre qui est Fidel Castro ? En parlant d'un dictateur évidemment. Mais la représentation n'est parfois pas la réalité et le meilleur exemple reste celui de René Magritte, qui peint en 1929 son célèbre tableau *La trahison des images* (avec pour légende « Ceci n'est pas une pipe »). « Effectivement il s'agit bien de la représentation d'une pipe et non de la pipe elle-même ! Il est donc toujours indispensable de s'interroger sur notre perception du monde, sur la façon dont se construisent nos représentations individuelles et collectives » (Corroy, Gonnet, 2008, p.291). La philosophie est

[28] Lire : Guevara, E. (2010) La crise de la représentation médiatique en Amérique latine, *Les Études du CERI, 170*, 82-102

source de nombreuses réflexions au sujet de la perception et de la représentation, qu'il serait intéressant d'ajouter à cette analyse.

Les journalistes sont donc vecteurs de représentation et une connaissance approfondie du terrain et du contexte permet d'éviter certains écueils de la représentation.

De la même manière, les journalistes sont victimes mais aussi à l'origine de certains stéréotypes. Un stéréotype est « une idée toute faite, acceptée d'office sans être remise en question par une personne ou un groupe. Le stéréotype attribue des caractères particuliers à une personne, un groupe ou un objet, en fonction de la culture particulière dont il est issu. Ne reposant sur aucun critère scientifique, le stéréotype apparait très résistant au changement : il facilite la vie sociale en proposant des perceptions partagées par un grand nombre même si elles sont partiellement ou majoritairement inexactes » (Corroy, Gonnet, 2008, p.343).

Football, samba, favela, violence… sont des perceptions partagées que nous avons sur le Brésil[29]. Les stéréotypes appartiennent au sens commun, partagé par le plus grand nombre et on le sait les médias généralistes s'adressent : au plus grand nombre. Avoir un public si large et diversifié suppose créer du sens commun. On parle alors de *doxa*. « La *doxa* est bien ce lieu commun et ce lien social, cette construction du consensus indispensable, ces représentations placées sous le régime de la crédibilité et du vraisemblable sans lesquelles les cohérences et les sens communs ne seraient pas » (Chevé, 2001/2, p.202). La *doxa* englobe tout à la fois les stéréotypes, les préjugés, les idées reçues, les clichés, qui sont le reflet d'une époque et parfois de pensées dominantes mais qui sont aussi éloignés du savoir et de la complexité du réel. Les médias et les journalistes sont donc concernés par les dérives potentielles que représentent les stéréotypes. Un manque de temps, une méconnaissance du terrain, un manque de sources, une différence culturelle ou linguistique sont autant de raisons qui font que les journalistes véhiculent parfois des clichés. Mais « se débarrasseraient-ils pour autant de tout stéréotype ? Cela semble difficile tant les idées toutes faites, fédératrices sont aisément partagées, cimentant la société » (Corroy, Gonnet, 2008, p.343). De plus, et on l'a vu précédemment (Voir I. 3. B.) les médias et les journalistes ont besoin de ces représentations pour « encoder » le réel dans des schémas de pensée préexistants, facilitant ainsi la compréhension. Parce qu'en effet « interroger nos représentations (les nôtres et celles des autres) c'est tenter, à l'évidence, de pénétrer la complexité de nos sociétés. C'est aussi savoir que le réel et nos relations au réel (du monde, des choses, des autres) et aux autres (« nous » et « eux ») procèdent de réseaux et de schèmes complexes et évolutifs par lesquels nos représentations et nos traductions de ce réel sont largement déterminées. » (Chevé, 2001/2, p.202). Le stéréotype simplifie donc des réalités complexes, les rend présentables et permet de les faire entrer dans l'actualité.

[29] Observation faite sur la base d'entretien avec des personnes non spécialistes de l'Amérique latine.

De manière générale, à travers les représentations médiatiques (quelles soient journalistiques ou entendues dans un sens plus global) les latino-américains sont à la fois : - des *guerilleros*, les fameux Picaros représenter dans Tintin. Mais aussi à travers les figures mythiques de Che Guevara et Fidel Castro, dont le traitement médiatique français (voir II. B. 1.) influence notre perception de ces figures et plus largement des cubains.

- des joueurs de guitare, comme l'écrit si bien Gabriel García Márquez, dans Personne n'écrit au colonel.

- des indigènes, parce que l'histoire est aussi vecteur de mythes transformées en stéréotypes, parce que Claude Lévi-Strauss les a si bien décrit, parce que Tintin les a rencontré encore une fois dans Tintin en Amérique et parce que l'actualité récente à fait émerger la figure brésilienne de Almir Narayamoga Surui chef de la tribu Surui dont les plumes sur la tête nous distinguent de lui créant ainsi une représentation stéréotypée des peuples d'Amazonie.

- des footballeurs, parce les Pelé, Maradona, Garrincha, Messi ou encore Neymar ont été édifiés en mythes par leurs performances sportives.

- des dictateurs de gauche, comme Fidel Castro ou encore Hugo Chávez.

Un ensemble de représentations mentales liées à des représentations médiatiques. Parce qu'on l'a vu les médias véhiculent les stéréotypes. Mais le stéréotype n'est-il pas aussi une façon de parler de l'Autre ?

2. L'Autre stéréotypé

L'Autre c'est celui qu'on ne connait pas. Le stéréotype permet alors de le catégoriser, de le distinguer de nous en donnant des points de repères pour faciliter la comparaison (habillement, habitudes culturelles, nourriture, coutume…). Il est la représentation de l'image de l'Autre et « aucune représentation y compris savante n'échappe totalement à la stéréotypie, comme mode de représentation et de relation entre soi et les autres » (Villain-Gandossy, 2001/2, p.29). L'image de l'autre est le fait de construction, celle-ci sert à comprendre l'autre, parfois inconnu. L'incompréhension chez l'homme est source de doute, d'inquiétude, l'explication et la compréhension, même si elle n'est pas fondée scientifiquement vaut mieux que le vide. Alors l'inconnu est qualifié, catégorisé, autrement dit stéréotypé. D'abord par son apparence physique puis par d'autres critères ensuite. Le stéréotype permet alors de mémoriser et d'identifier l'autre par la « schématisation rapide[30] ». L'inconnu devient alors un autre stéréotypé, mais qui peut aussi dérivé en un peur de la différence. Caractériser la région latino-américaine de « violente » engendre forcément une différence (par rapport à l'Europe, ou la France) effrayante. Une peur face à l'inconnu, qui qualifie l'autre, d'étranger et « qualifier ''l'étranger'', ''l'autre'', c'est d'abord porter sur lui un regard en soulignant son étrangeté et, en miroir, faire

[30] Nicey, J. (2012) De l'étrange à l'étranger : les journalistes de télévision français et suédois, victimes ou acteurs des stéréotypes ? Dans Images de l'étranger, p.165.

référence à soi[31] ». En effet regarder l'Autre c'est aussi porter un regard sur soi. Non seulement je me définis par rapport à l'autre mais aussi et bien souvent contre lui « en postulant une différence radicale qu'on s'attache ensuite à (re)construire par généralisation et typification, selon les besoins de la conjoncture » (Villain-Gandossy, 2011/2, p.38). Mais toutes ces représentations et ce regard sur l'autre ne sont pas sans risques. Il est alors « évident que cette peur devant la différence a été nourrie, alimentée par une batterie impressionnante de représentations collectives qui pèse très lourd et provoque nombres de réactions d'ethnophobie, à la suite d'une longue, collective et pernicieuse imprégnation de l'esprit » (Villain-Gandossy, 2001/2, p.35). La représentation de l'autre étant fortement basée sur l'imaginaire elle peut engendrer un rejet (je ne m'y intéresse pas parce que je ne comprends pas cet autre), une curiosité (le journaliste aura tendance à s'intéresser à cet « étrange étranger » justement pour son aspect surprenant) comme une incompréhension et donc le maintien de l'état de l'« esprit fermé » comme l'évoque Villain-Gandossy.
Le stéréotype de l'autre, s'il est négatif (l'Amérique latine violente) aura pour rôle de renvoyer une image de soi positive, de rassurer et permet de se conforter à la fois dans sa façon de penser et d'être. Tandis qu'une représentation positive de l'autre aura tendance à être plus rare puisque déstabilisante donc finalement tout aussi empreinte de doute.

B. Du stéréotype au mythe: représentation médiatique de figures politiques latino-américaines

L'homme énervé et l'homme tranquille, le provocateur et le simple… Hugo Chávez et José Mujica, qui ont respectivement été les dirigeants du Venezuela et de l'Uruguay, ne semblent comparables en rien. Les médias français nous présentent à travers des « portraits-bilans » de ces deux hommes, des figures emblématiques de la politique latino-américaine. Le corpus d'analyse se compose d'articles récupérés sur Internet, sur les sites des médias généralistes de presse écrite en France, suite à la mort d'Hugo Chávez et avant l'élection uruguayenne à laquelle José Mujica ne se représentait pas. L'analyse porte sur le lexique utilisé pour parler de ces personnages, les qualificatifs qui leurs sont accolés pour les définir et les ériger en « mythe » ou du moins en figures emblématiques, établissant un « figement représentationnel[32] ». Les choix journalistiques faits dans ces articles qui se veulent des « bilans politiques » font également de ces deux hommes des personnages « uniques ». L'analyse tentera de montrer en quoi les journalistes auteurs de ces articles et leur média catégorisent Hugo Chávez tandis qu'il symbolise José Mujica.

1. Hugo Chávez : le mythe stéréotypé

[31] Nicey, J. (2012) De l'étrange à l'étranger : les journalistes de télévision français et suédois, victimes ou acteurs des stéréotypes ? Dans *Images de l'étranger*, p.171

[32] L'expression est empruntée au chercheur Henri Boyer

Personnage aussi complexe que fascinant, l'analyse des contenus médiatiques concernant Hugo Chávez mériterait une étude approfondie. C'est donc une brève analyse de la représentation médiatique de ce « mythe » que se propose d'être ce questionnement sur l'image d'Hugo Chávez dans les médias français.

Mort des suites d'un cancer le 5 mars 2013, après 15 années à la tête de son pays, Hugo Chávez bénéficie ce jour-là d'une importante couverture dans la presse française. Une analyse lexicale de quatre articles de journaux français[33] (L'Obs, Le Monde, Libération, Le Figaro) permet de voir qu'Hugo Chávez est érigé en « personnage ». En effet il n'est pas un homme politique comme les autres parce qu'il est à la fois un « mythe », un « porte-étendard » (L'Obs), une « figure » et même une « grande figure » (Le Monde), ou encore une « légende », une « idole » un « chouchou » (Libération). Autant de qualificatifs pour signifier l'importance du personnage et sa différence. Ces représentations médiatiques identifient également le personnage Chávez par son physique, il porte une « éternelle chemise rouge » (L'Obs) est « resté fidèle à l'uniforme - béret rouge et tenue de camouflage » (Le Monde) et il a une « imposante carrure » (Libération), soit autant d'images mentales qui identifient le personnage. Même les explications sur son état de santé semblent faire de lui une figure unique en son genre, en effet on apprend qu'il a survécu deux ans à un cancer, pour lequel il a été opéré quatre fois, dont il a été guéri puis qui a récidivé, une maladie avec laquelle, on apprend, qu'il a joué sur son « cliché d'un homme physiquement infatigable ». Tous les qualificatifs pour définir Hugo Chávez en font un « grand homme », un de ceux qui font l'histoire, il est : « autoritaire », « populiste », « pourfendeur », « héritier », « extraverti », « acharné », « dictateur », « inébranlable », « révolutionnaire », « omniprésent », « visionnaire », « incontrôlable », « combatif », « surprenant », voire même « messie ». Et quoi de plus significatif qu'un surnom pour qualifier un personnage ? Dès les premières lignes Libération écrit : « *El Comandante* est mort à Caracas ». De la même façon on comprend dans ce corpus que si Hugo Chávez est « unique » c'est aussi par ses discours, qui ne sont pas des discours mais de « longs discours », des « discours fleuves » mais aussi parce qu'il a une « verve imagée, un ton volontiers gouailleur », qu'il tient des « propos outranciers contre Israël » et qu'il se permet « d'attaquer verbalement » les Etats-Unis, par des « déclarations belliqueuses contre Washington » et qu'il a osé dire à Barack Obama « Je veux devenir votre ami ». Ses paroles rapportées servent d'ailleurs volontiers d'intertitres : « Pour le moment » « Révolution bolivarienne » « Impérialisme yankee ».

Ces descriptions et qualificatifs érigent Hugo Chávez en figure tout comme l'histoire qui en est racontée. En effet on apprend dans ces quatre articles qu'Hugo Chávez a fait de la prison, qu'il était dans l'armée, qu'il est né dans une famille pauvre, qu'il voulait être artiste ou joueur de base-ball, avant de devenir président du Venezuela autant d'explications biographiques qui l'identifient mais aussi le rendent

[33] Analyse de corpus complète en Annexe n°3

« étrangement étranger ». Mais ce qui ressort surtout de ce corpus n'est pas tant le fait qu'Hugo Chávez soit une « figure unique » mais plutôt le fait qu'il soit un personnage controversé. Cette étiquette est sans doute celle qui caractérise le plus Hugo Chávez. On le sait le journaliste est aussi interprète du réel, mais on le sait garde une part d'objectivité, alors il représente volontiers Hugo Chávez selon une « image ambivalente » (Le Monde) et des « pourtant » viennent montrer les contradictions du leader vénézuélien. Quant au journaliste de Libération, il laisse le choix : « populiste pour certains, visionnaire pour d'autres ». Si controversé que, pour Le Figaro, Chávez est tout à la fois : « l'image de garant de la stabilité » et « incontrôlable, fantasque, imprévisible ».

La représentation médiatique par la presse écrite française sur Hugo Chávez correspond à une catégorisation, Hugo Chávez est stéréotypé. Que retenir de la lecture de ces quatre articles à part l'aspect controversé de cet homme politique « unique ». Il est identifié, classé, étiqueté et c'est ce qui fait selon Henri Boyer et Tetiana Kotsyuba Ugryn le stéréotypage. « Économe, stable, consensuel : autant de qualités qui rendent le stéréotype communicationnellement rentable. Il est évident que sa pertinence tient largement à son immersion dans la pensée sociale. C'est du reste ce qui explique que les médias en font un usage immodéré, singulièrement dans les sociétés médiatisées » (Boyer, Kotsyuba Ugryn, 2012, p.118). Controversé, mitigé, ni bien ni mauvais, ni bon ni mal, ce regard sur Hugo Chávez n'est-il finalement pas une manière nuancée de faire un bilan stéréotypé sous un aspect négatif ? Une chose est sûre, comme on l'a vu précédemment, il s'agit là du regard d'un journaliste depuis l'étranger et selon une vision du monde (voir II). Hugo Chávez, étant lui-même un mythe dans son pays, pouvait-il ne pas être stéréotypé par les médias français ?



Chemise rouge, drapeau du Venezuela et regard dure, en photo de « Une » du Figaro.

2. José Mujica : le mythe emblématique

Moins connu, plus discret, José Mujica arrive à la tête de l'Uruguay en 2010, pays qu'il gouverne durant cinq ans. Que sait-on de ce « président le plus pauvre du monde » sinon qu'il est effectivement le plus pauvre du monde ? Une brève analyse de discours, qui mériterait encore une fois d'être faite sur le plus long termes, nous montre ici qu'à l'inverse d'Hugo Chávez qui était stéréotypé, le président uruguayenne est représenté dans les médias français comme un mythe. Celui-ci est symbolisé et se distingue. Le corpus est composé ici de trois articles, tirés de l'Obs, Le Monde et le Figaro, dont les deux derniers sont en accès payant sur ces sites. Libération et l'Obs publient le même article, écrit par l'AFP. L'usage des mots « extraordinaire » (L'Obs) et « anormal » (Le Monde) dans les titres de ces articles est significatif d'une volonté de distinction d'un personnage, ces qualificatifs rendent l'article et le personnage intéressant d'un point de vu journalistique et donc potentiellement attrayant et intriguant pour le public lecteur. L'analyse du champ lexical permet de voir la transformation de José Mujica en figure. L'usage de nombreux superlatifs « le plus pauvre », « le plus incroyable », « le meilleur leader » mais aussi des expressions telles que « seul de son espèce » « un dernier homme » ou encore « un des rares » isolent un personnage qui devient alors remarquable, tout comme l'expression « président exemplaire ». Il est également une « vedette » (mondiale puis planétaire), « atypique », « anormal », « singulier personnage », « incroyable », soit autant de qualificatifs qui donnent de l'importance et une singularité à Mujica. L'usage de l'expression « président pauvre » sonne presque comme un oxymore, qui rend encore plus atypique le personnage, une personne peut être pauvre, un président peut être riche, ou du moins ne pas vivre dans un état d'indigence, c'est pourquoi un « président pauvre » détonne. Un premier « figement représentationnel » s'opère déjà ici, la représentation stéréotypée qui sera faite de Mujica est celle d'un « président pauvre » parce que c'est « anormal ». On note également que dans les trois articles, les journalistes justifient leur propos, s'ils se permettent d'utiliser de telles expressions et catégorisations c'est parce que « la presse internationale » le fait. Comme pour se déresponsabiliser d'un stéréotype dont ils semblent être conscients : « ''président le plus pauvre du monde'' comme le surnomme la presse internationale », « comme on l'a surnommé » et « pour la presse internationale, il est ''l'homme politique le plus incroyable'', 'le dirigeant qui fait rêver'' ou simplement ''le meilleur leader au monde'' ». De la même manière, ça n'est pas le journaliste de l'AFP qui dit que José Mujica a une vie extraordinaire mais lui-même : « convient qu'il a mené ''une vie extraordinaire'' ». Des citations qui permettent ici de dire, sans vraiment le faire, à la fois pour assoir la portée du propos (*je ne suis pas le seul à le dire*) mais aussi afin d'en déresponsabiliser l'usage (*ce n'est pas moi, mais les autres qui le disent*).

L'image joue également un rôle très parlant. Ces trois articles présentent en photo de « Une » José Mujica chez lui, il n'est jamais dans son bureau de président, ni



À son domicile, en jogging avec un chien à trois pattes, Mujica « détonne »

« en fonction » comme pour accentuer ce côté « ordinaire » qui le caractérise désormais.

Les images mentales de sa description physique figent également Mujica dans une représentation de personnage simple, « moustache grise et polaire beige » « gros pull de laine et survêtement », « aux manières simples qu'on pourrait facilement confondre avec un paysan du coin ». Tous ces qualificatifs symbolisent donc le président uruguayen, il devient une sorte d'emblème de simplicité qui détonne avec sa fonction. Mais son bilan et son histoire caractérisent toujours plus le personnage qui devient alors effectivement « emblématique ». Pour l'identifier et le comprendre des éléments de contexte sont rappelés dans chacun des articles. On apprend ainsi qu'avant d'être président José Mujica était « fil de modeste cultivateurs », « fleuriste, guérillero, prisonnier », qu'il a vécu « treize ans dans les geôles de la dictature militaire » et qu'il a été dirigeant de « la principale guérilla urbaine du pays ». Comme on l'a vu avec Hugo Chávez, ces éléments de contexte permettent d'identifier le personnage mais le rendent aussi encore plus singulier de notre point de vue.

Ces articles qui dressent à la fois le portrait de José Mujica se veulent également des bilans de son mandat de cinq ans à la tête de l'Uruguay, mais que retient-on de cette politique ? Trois mesures sont systématiquement rappelées : la régulation du marché du cannabis, l'autorisation de l'avortement et l'adoption du mariage gay. Accentuant ainsi l'aspect « unique » de cet homme, qui a su prendre une mesure « d'une telle avant-garde » (la régulation du marché du cannabis), des textes qui sont « pionniers dans la région », des « réformes qui bousculent l'Amérique latine » et parce qu'il a « des paroles inaudibles dans n'importe quel pays voisin ». Toutes ces distinctions symbolisent José Mujica qui devient presque un mythe. Même si

aucun journaliste ne parle de « mythe » toutes ces représentations figent José Mujica dans un rôle. Aussi par l'usage de son surnom, il n'est pas « José Mujica le président de l'Uruguay » mais « Pepe Mujica le président anormal » (Le Monde) parce que « El Pepe (c'est) comme tout le monde l'appelle en Uruguay » (Le Figaro). Il devient alors une sorte d'emblème. Contrairement à Hugo Chávez qui lui est catégorisé, Mujica est symbolisé. « L'emblématisation s'applique à un singulier notoire et représentatif » (Boyer, Kotsyuba Ugryn, 2012, p.118). Mujica devient emblème de simplicité.

Enfin ces visions et représentations stéréotypés de deux hommes politiques latino-américains, qui auraient mérités une analyse plus ample, nous montrent combien il est difficile de s'éloigner du stéréotype et de l'éviter. Mais l'anticipation, la préparation et le recul journalistique peuvent être de bon remèdes. On le lit dans l'article du Monde, le journaliste a passé deux heures avec le président uruguayen (Nicolas Bourcier est correspondant pour le Monde, à Rio de Janeiro au Brésil). Les journalistes de l'Obs et de Libération ont quant à eux, eu la « sagesse » de laisser écrire leurs collègues de l'AFP, peut-être par manque de connaissance du terrain ou par facilité. Et on le sait « l'urgence et le manque de préparation s'accompagnent souvent de l'utilisation et du renforcement du stéréotype » (Nicey, 2012, p.169). Il est évident qu'à l'annonce de la mort d'Hugo Chávez les journalistes n'ont pas mis que quelques heures pour écrire leur article (Le Monde et le Figaro ont publié leurs articles le jour même à quelques heures de décalage de l'annonce) puisque beaucoup de médias ont un stock de nécrologies déjà prêtes, pourtant celles-ci n'échappent pas aux stéréotypes. L'anticipation comme le manque de connaissance du terrain sont propices à l'utilisation de stéréotype mais il faut aussi « poser la question de l'origine du stéréotype pour souligner que le pouvoir ne réside pas du seul côté des médias » (Nicey, 2012, p.167).

On l'a vu le stéréotype de l'autre renvoie un regard sur nous, il permet donc à la fois, dans le cas de Chávez de nous renvoyer une image positive de nous, de notre groupe, voire même de notre pays, et dans le cas de Mujica, à travers la description qui en est faite de nous demander si cette expérience serait transposable en France, pour finalement se rendre compte que ça ne serait pas le cas parce que l'Uruguay est un « petit pays d'Amérique latine de 3,3 millions d'habitants » et que notre histoire est différente. Donc aucun de ces « mythes » n'est finalement présenté en exemple, parce que même si la mort d'Hugo Chávez laisse « un vide dans la vie politique vénézuélienne » (Libération) il reste un personnage controversé. Et José Mujica, bien qu'il semble être « le meilleur leader du monde » il n'en est pas moins « anormal », il est donc une exception et voué à le rester.

En fin de compte on pourrait se demander si la représentation qui est faite de l'Amérique latine, qui, on l'a vu est stéréotypée ou emblématisée, n'est pas finalement limitée, donnant ainsi à voir un monde déformé et restreint ? La représentation stéréotypée du monde n'est-elle pas aussi un risque

d'uniformisation ? Simplifier pour représenter pourrait mener à une sorte de standardisation des contenus. « À titre individuel l'être conçoit d'abord ses représentations comme étant justes et partagées par tous : l'intuition d'une rupture inconfortable avec les certitudes du bon sens invite à nier la différence et à fondre l'Autre dans une communion supposée universelle » (Cabedoche, 2007, p.2). Mais ce risque d'uniformisation du monde, très lié aux représentations et à la mondialisation de la communication fait débat. « Mettre en présence le concept de globalisation et celui d'universalité revient à se demander si le fait d'appartenir à un même monde implique nécessairement que les individus partagent les mêmes valeurs » (Laville, 2003, pp.37). Si des valeurs universelles ne sont pas partagées dans le monde entier, les imaginaires tendent à s'uniformiser. Et comme l'explique Patrick Charaudeau, « le problème que pose l'emploi des procédés de simplification du raisonnement renvoie à la question plus générale de la vulgarisation qui se manifeste chaque fois que l'on tente de rendre clair ce qui est complexe. (…) le discours journalistique est tourné vers la découverte des faits et du savoir qui s'y trouve caché. Comment, dès lors, être à la fois tourné vers la recherche d'une vérité et vers un public non défini auquel il faudrait transmettre un savoir ? » (Charaudeau, 2011, p.153). La représentation stéréotypée est finalement une manière plus simple de parler au plus grand nombre en vulgarisant parfois en caricaturant pour expliquer des faits compliqués ou simplement des personnages (dans le cas de Chávez et Mujica) que nous ne comprenons pas. Mais « mal nommer les choses, c'est ajouter au malheur du monde », disait Albert Camus » comme le rappelle Armand Mattelart. Enfin « le risque est donc grand de voir s'accroitre les difficultés à distinguer la part des chimères et celles des réalités, dans un champ de représentations déjà largement ouvert aux mythologies » (Mattelart, 1996, p.4)

Conclusion

« Si nous pouvons choisir entre une débauche de chaînes télévisées, si nous pouvons passer des heures dans la jungle luxuriante d'Internet, si les kiosques dégorgent les magazines et les journaux jusque sur les trottoirs, connaissons-nous vraiment les informations qui nous permettraient d'être des citoyens du monde, des personnes capables de comprendre et d'agir sur les évènements de cette planète prétendument globalisée? » (Marthoz, 2012, p.18) ce questionnement a été comme une petite musique qui résonnait dans ma tête durant la rédaction de ce mémoire.

On l'a vu l'actualité de l'Amérique latine dans les médias généralistes français est parfois occultée. L'image de l'Amérique latine est souvent biaisée. Et la représentation de l'Amérique latine est fréquemment stéréotypée. Parce qu'on le sait certains critères propres aux médias généralistes et aux logiques journalistiques ne permettent pas à ces actualités de faire la « Une » ou même d'être publiées. Parce que notre vision du monde est celle d'européens, de français, regardant l'Amérique latine comme une « ancienne région » colonisée, puis comme la « chasse-gardée » des Etats-Unis, enfin comme une région du Tiers monde. Mais aussi parce que le regard des journalistes sur les actualités latino-américaines est celui d'une personne qui doit avant d'informer répondre à une logique marchande ou du moins à la dure loi du « mort au kilomètre ». Enfin, ce regard « biaisé » l'est d'autant plus parce qu'il rencontre et joue avec des stéréotypés. Difficile effectivement dans un tel contexte d'appréhender, traiter et diffuser l'information sur l'Amérique latine.

Difficile aussi de changer de regard sur un sujet (l'Amérique latine) que l'on considère depuis des siècles comme « inférieur », d'autant plus difficile quand ce regard nous conforte dans notre façon d'être et d'agir.

Une conclusion pourrait être celle de Charles Moumouni, appliquée à l'Amérique latine : « il ne s'agit pas de mettre en place des mécanismes de censure ou d'intimidation de la presse occidentale, mais plutôt d'offrir à ces médias les perspectives africaines afin d'équilibrer les informations sur l'Afrique. Le but de cette stratégie n'est pas d'interdire les reportages sur l'« Afrique des catastrophes », mais simplement de favoriser, de façon démocratique, l'émergence, aux yeux de la communauté internationale, de l'« autre Afrique » (Moumouni, 2003, p.164). Mais même s'il peut s'avérer complexe l'accès aux sources n'est ici pas la seule explication du difficile traitement de l'actualité latino-américaine par les médias généralistes en France.

Un regard intéressant sur l'Amérique latine, qui là encore mériterait une analyse complète, est celui de la presse dite « alternative », qui ne vise pas un public de « masse » et sort de la « doxa ». Mais les médias trans-culturels pourrait également apporter une certaine nouveauté sur notre regard de l'actualité internationale. Bertrand Cabedoche les a suffisamment étudié pour montrer que « le poids de l'indice de monstration ou de saillance de l'événement ; la pression du quotidien accélérée avec les évolutions des technologies de l'information ; la masse à traiter ;

la formation superficielle et positiviste des journalistes ; la difficulté de la traduction dans le processus de la médiation culturelle ; le relâchement de l'éthique ; les lois de la proximité et de l'*agenda-setting*; la financiarisation des médias et la pression des services des ventes et marketing dans les industries de l'information; l'*effet Hilton*, expression exotique du *script invisible* né de la *circulation circulaire de l'information* à l'intérieur du champ médiatique ; la puissance de l'*habitus* et du chauvinisme corporatiste ; la disponibilité des pré-construits au sein de l'espace public compatriote, susceptibles de travailler à la configuration du sens dans des versions socialement acceptables… » (Cabedoche, 2007, pp.5-6) un ensemble de dérives qui produit finalement les mêmes conséquences et critiques que notre analyse des médias généralistes sur leur regard sur l'Amérique latine. Mais il nous explique également leur rôle « ambigu » à la fois « facteur d' ''occidentalisation'' (…) ou d'aggravation des inégalités » comme « catalyseur et accélérateur du processus démocratique ». Enfin, il convient de rappeler qu'à ma connaissance il n'existe pas de médias « trans-culturels » qui croiserait les cultures latino-américaines et françaises et il ne s'agit pas de l'inventer. Mais seulement d'admettre dans tout traitement des sujets d'actualité internationaux la part de « relativisme culturel » qui teinte notre traitement de l'information. Mais cela ne sera rendu possible que par une ouverture massive des écoles de formations aux profils bilingues, à l'immersion longue des journalistes dans des milieux culturels différents mais aussi et surtout par une élévation massive du niveau d'éducation de notre société.

Bibliographie

Ouvrages

Balle, F. (2014) Les médias. Paris : PUF, Que sais-je ?

Bège, JF. (2007) Manuel de la rédaction. Les techniques journalistiques de base. Paris : CFPJ Editions.

Corroy, L. Gonnet, J. (2008) Dictionnaire d'initiation à l'information-communication. Paris : Magnard-Vuibert.

Esquenazi, J-P. (2013). L'écriture de l'actualité, pour une sociologie du discours médiatique. Grenoble : PUG

Lochars, G, Popelard, M-D. (dir) (2012) Images de l'étranger. Paris : L'Harmattan.

Mattelart, A. (1996) La mondialisation de la communication. Paris : PUF, Que sais-je ?
Mattelart, A. (2007) Diversité culturelle et mondialisation. Paris : La découverte.

Marthoz, J-P. (2012) Journalisme International. Bruxelles : de boeck

Mc Luhan, M. (1964) Pour comprendre les médias. New-York : Mame/Seuil

Rasse, P. (coord.) (2010). La mondialisation de la communication. Paris : CNRS Editions

Articles scientifiques

Boyer, H. Kotsyuba Ugryn, T. (2012) Pasionaria. Du mythe au stéréotype…en passant par les médias, *Mots. Les langages du politique, 98*, 111-120.

Cabedoche, B. (2011) Le rapport McBride, conférence du consensus avant l'heure, *Les enjeux de l'information et de la communication, 1*, 56-69

Cabedoche B., « Confondre les Représentations stéréotypés de l'Afrique dans les médias transnationaux ? Une démarche épistémologiquement problématique », Colloque «Globalisation, Communication et Cultures», Centre des Nations Unies. Intervention au sein de la délégation des Nations-Unies à Brazzaville, le 17 Avril 2007

Chevé, D. (2001/2) Conclusion. Les stéréotypes, entre opinion et posture critique, *Hermès, La Revue, 30*, 201-206

Derville, G. (1999) Le journaliste et ses contraintes, *Les Cahiers du journalisme, 6*, 152-177

Febvre, L. (1948) Introduction : l'Amérique du Sud devant l'Histoire. *Annales, Économies, Sociétés, Civilisations, 4*, pp. 385-392.

Hall, S. (1994) Codage/décodage, *Réseaux, 12,* 27-39

Laville, C. (2003) Le traitement de l'actualité internationale : avenir… et mirages de l'information planétaire, *Les Cahiers du journalisme, 12*, 32-40.

Mattelart, T. (2008) Pour une critique des théories de la mondialisation culturelle, *Questions de communication, 13*, 269-287

Mercier, A. (2006) Logiques journalistiques et lecture événementielle des faits d'actualité, *Hermès, 46*, 23-35

Siegfried, A. (1937) Les problèmes de l'Amérique latine. *Politique étrangère, 3* , pp. 207-220

Villain-Gandossi, C. (2001/2) La genèse des stéréotypes dans les jeux de l'identité/alterité Nord-Sud, *Hermès, La Revue, 30*, 25-40

Voirol, O. (2010) La théorie critique des médias de l'École de Francfort : une relecture, *Mouvements, 61*, 23-32

Voirol, O. (2011/2) Présentation, *Réseaux, 166*, 9-28

Voirol, O. (2011/2) Retour sur l'industrie culturelle, *Réseaux 166*, 125-157

Publications

Ina Stat (2014) Le monde dans les JT, Le baromètre thématique des journaux télévisés, récupéré le 8 mai 2015 à http://www.inatheque.fr/publications-evenements/ina-stat/ina-stat-n-33.html

Reporters sans frontières (2014) Classement mondial de la liberté de la presse, repéré le 15 mai 2015, à http://rsf.org/index2014/fr-index2014.php

Articles journalistiques

Boulet-Gercourt, P. (2014, 21 novembre). Barack Obama et l'immigration : 8 questions sur une décision majeure. L'Obs. Repéré le 18 mai 2015 à http://

tempsreel.nouvelobs.com/monde/20141121.OBS5734/l-offensive-d-obama-sur-l-immigration-une-decision-en-8-questions.html

Le Gros, J. (2015, 15 mai). Pierre Carles : en France c'est l'omerta médiatique sur l'Équateur. The dissident. Repéré le 15 mai à http://the-dissident.eu/6392/pierre-carles-il-y-a-une-omerta-mediatique-sur-la-politique-menee-en-equateur/

Le Monde avec Reuters (2013, 05 mars). Hugo Chavez, figure du socialisme latino-américain. Le Monde. Repéré le 2 juin à http://www.lemonde.fr/ameriques/article/2013/03/05/hugo-chavez-figure-du-socialisme-latino-americain_1843288_3222.html

L'Obs avec l'AFP (2013, 06 mars) VENEZUELA. Un mythe nommé Hugo Chavez. L'Obs. Repéré le 2 juin à http://tempsreel.nouvelobs.com/mort-de-chavez/20130305.OBS0871/venezuela-un-mythe-nomme-hugo-chavez.html

Thomas, G. (2013, 06 mars) Hugo Chávez, du charisme au « chavisme ». Libération. Repéré le 2 juin à http://www.liberation.fr/monde/2013/03/06/chavez-du-charisme-au-chavisme_886644

Bèle, P. (2013, 06 mars) Hugo Chavez, la fin d'un provocateur. Le Figaro. Repéré le 2 juin à http://www.lefigaro.fr/international/2013/03/05/01003-20130305ARTFIG00675-hugo-chavez-la-fin-d-un-provocateur.php

Bourcier, N. Legrand, C (2014, 05 mai) « Pepe » Mujica, le président anormal. Le Monde. Repéré le 2 juin à http://www.lemonde.fr/acces-restreint/a-la-une/article/2014/05/05/6d6963976a6671c593656662619d72_4411719_3208.html

L'Obs avec l'AFP (2014, 11 juillet) La « vie extraordinaire » de Jose Mujica, président d'Uruguay. L'Obs. Repéré le 2 juin à http://tempsreel.nouvelobs.com/monde/20140711.AFP1676/exclusif-afp-la-vie-extraordinaire-de-jose-mujica-president-d-uruguay.html

Pouyat, A. (2013, 30 octobre) José Mujica, le président pauvre. Le Figaro. Repéré le 2 juin à http://www.lefigaro.fr/mon-figaro/2013/10/30/10001-20131030ARTFIG00497-jose-mujica-le-president-pauvre.php

Vidéos :

Gonzalez, A. C-P Productions (producteurs) Carles, P. (réalisateur) (2014). Opération Correa, 1ère partie : Les ânes ont soif. [Film documentaire] : C-P Productions.

Disponible en ligne :

-ina.fr, 26 avril 1961, « L'echec des anti-castristes à Cuba » (origine de la vidéo : Les Actualités françaises) http://www.ina.fr/video/AFE85009066/l-echec-des-anticastristes-a-cuba-video.html

-ina.fr, 30 octobre 1974, « François Mitterand à Cuba » (origine de la vidéo : ORTF) http://www.ina.fr/video/CAF91026118/francois-mitterrand-a-cuba-video.html

-ina.fr, 30 août 1991, « URSS, USA et Cuba » (origine de la vidéo : Antenne 2) http://www.ina.fr/video/CAB91041916/urss-usa-et-cuba-video.html

-ina.fr, 21 octobre 2004, « Chute de Fidel Castro » (origine de la vidéo : France 2) http://www.ina.fr/video/2685762001018/chute-de-fidel-castro-video.html

-ina.fr, 19 février 2008, « Bilan Castro Cuba » (origine de la vidéo : France 2) http://www.ina.fr/video/3559363001005/bilan-castro-cuba-video.html

-francetvinfo.fr, 17 décembre 2015, « Cuba, Barack Obama créé la surprise » (origine de la vidéo : France 2) http://www.francetvinfo.fr/replay-jt/france-2/20-heures/jt-de-20h-du-mercredi-17-decembre-2014_769599.html

-francetvinfo.fr, 12 mai 2015, « Fidel Castro, un homme qui a fait l'histoire pour François Hollande » (origine de la vidéo : France 2) http://www.francetvinfo.fr/replay-jt/france-2/20-heures/jt-de-20h-du-mercredi-17-decembre-2014_769599.html

Sommaire des annexes

Annexe 1……54
Prise de notes sur le documentaire « Opération Correa, 1ère partie : Les ânes ont soif » de Pierre Carles

Annexe 2…… 58
Grille d'analyse de contenus médiatiques sur 50 ans d'actualité cubaine

Annexe 3…….. 65
Grille d'analyse linguistique et de discours médiatique sur les portraits/bilan de Hugo Chávez et José Muijca

Annexe n° 1

Notes sur le film documentaire « Opération correa, 1ère partie : Les ânes ont soif », de Pierre Carles.

Avec la collaboration de Nina Faure et Aurore Van Opstal, produit par : Gonzalez A. et C-P Productions (2014)

Résumé : « L'Equateur dirigé depuis 2007 par le président de gauche Rafael Correa propose des solutions originales à la crise économique, sociale et environnementale. Pierre Carles et son équipe s'apprêtent à prendre leur poncho et leur sac à dos pour aller voir à quoi ressemble le « miracle équatorien » boudé et ignoré par la presse française. La version longue de la 1ère partie de ce feuilleton documentaire sort au cinéma le 15 avril 2015, accompagné de « On mal à la dette », un court-métrage de Pierre Carles sur la dette illégitime. Trois ou quatre épisodes devraient voir le jour d'ici l'élection présidentielle française de 2017… »

Contexte : le choix de ce film dans mon analyse, s'est imposé par la date de sa sortie. J'ai pris connaissance de ce documentaire en septembre 2014, alors que le sujet de mon mémoire était déjà choisi. Le travail d'interview réalisé dans ce film est un support précieux pour mon analyse.
Pierre Carles est connu pour ses films documentaires et son travail de critique sur le fonctionnement des « médias dominants », il s'intéresse également dans ces films au poids de l'économie capitaliste dans la société.
Dans ce mémoire, le film « Opération Correa » sera utilisé pour les propos recueillis des journalistes.
Les notes sont prises durant le visionnage du film, il s'agit principalement de prises de notes sur ce que disent les journalistes, ainsi que quelques éléments pour la compréhension globale du document.
Le documentaire débute avec la visite du président équatorien en France.
Constat du réalisateur : aucun « grand » média n'a suivi cette visite, ni ne parle de Rafael Correa.
Le film est essentiel basé sur des interviews de journalistes dont :
Christophe Barbier (de l'Express), Elisabeth Quin (de 28' sur Arte) Alban Ventura (éditorialiste politique à RTL) Yvan Levaï (revue de presse de France Inter), Frédéric Taddeï (présentateur de Ce soir ou jamais, France2) Thomas Legrand (journaliste à France Inter). La question qui leur est posée principalement : pourquoi vous n'avez pas couvert sa venue ? Pourquoi vous ne parlez pas de Rafael Correa (alors que le Monde diplomatique en parle) ?
Le film intègre également la parole des journalistes « spécialistes » de l'Amérique latine, comme Patrick Bèle (journaliste spécialiste de l'Amérique latine, au Figaro) Maurice Lemoine, grand reporter et ex redacteur en chef du monde diplomatique Mylène Sauloy, Grand reporter (auteure de docu sur l'Amazonie…). Ils mettent principalement en lumière les avancées socio-économique en Équateur depuis l'arrivée de Rafael Correa au pouvoir.
Notes :

Novembre 2013 le président de l'Equateur Rafael Correa vient à l'Elysée, rencontre avec François Hollande, ils discutent échanges universitaires et technologies.
La visite dure 4 jours.
Il se rend à la Sorbonne, où il est invité à une conférence.
Précision : il a étudié l'économie en Belgique, il est francophone
Précision : « Sa conférence n'a été couverte par aucun grand média français. Seuls « Le monde diplomatique » et « l'Humanité » l'ont portée à la connaissance du public. Le lendemain, Rafael Correa s'est exprimé sur TV5 Monde, une chaîne de télévision francophone, non diffusée sur la TNT en France »
-Alban Ventura : « Mais nous on a Mélenchon on n'a pas besoin de Correa »
-Christophe Barbier : « On a un petit peu parlé de cette visite »
-Précision : « Seuls l'AFP, TV5 Monde, RFI et quelques journaux de presse écrite se sont intéressés à la visite du président équatorien. »
-Christophe Barbier : « Les médias se disent est ce que c'est ou non dans l'actualité, bon bin l'Equateur c'était pas dans l'actualité, si y avait une française otage d'une guérilla en Equateur, bon bin il aurait été invité sur tous les plateaux télé, c'est comme ça, c'est injuste »
-Frédéric Taddeï : « Oui mais regardez dans ce soir ou jamais vous avez eu Tony Blair, vous avez eu Georges Soros qui est venu, il avait publié un livre. Valéry Giscar d'Estaing aussi est venu, un ancien président, voilà tout est possible rien n'est interdit »
-Entretien avec Patrick Bèle : -La journaliste : « Si je viens vous voir c'est parce que vous êtes un des rares a avoir interviewé Rafael Correau pourquoi à votre avis ? »
-Patrick Bèle : « Sur l'économie équatorienne le travail de Rafael Correa est extraordinaire… avant il y avait des politiciens corrompus, sans politique économique, depuis qu'il est arrivé, on voit une amélioration pas que des chiffres mais du quotidien des gens et il y a une volonté d'investir dans les infrastructures… grâce au pétrole… avec le gouvernement de Rafael Correa… les revenus du pétrole ne sont plus capté uniquement par la bourgeoisie ou par la capitale… personne peut nier l'amélioration en Equateur depuis qu'il est président. … « Par ailleurs c'est un pays plein d'opportunités économiques, comme Le Figaro s'adresse beaucoup aux entrepreneurs c'est un des pays où il y a vraiment des choses à faire et dans la ligne éditoriale du Figaro sachant que la clientèle forte que nous avons sont les entrepreneurs, leur parler et leur expliquer qu'est ce qui se passe dans tel ou tel pays où il y a des opportunités c'est absolument essentiel, au delà des différences idéologiques ou non avec le programme de Rafael Correa. »
-Alban Ventura : « Mais, certes c'est un chef d'Etat, mais il y a des tas d'experts qui viennent et qui font des conférences et on peut pas tous les invités malheureusement et après M. Correa il faut aussi qu'il fasse savoir qu'il est intéressé par venir s'exprimer dans les médias, parce que nous on ne sait pas forcement, on n'a pas le réflexe d'inviter tous les gens. »
-Yvan Levaï : « Si la presse n'a pas parlé de lui et bien tant pis pour lui, la presse elle parle de chose qui l'intéresse, alors vous pouvez croire qu'il y a un chef d'orchestre clandestin… moi les économistes qui viennent me dire j'ai trouvé le truc, la martingale, je n'y crois pas. » « Si la presse n'a pas parlé de ce « miracle » c'est parce la pauvre, la pauvre chatte, elle s'occupe de Poutine, elle s'occupe de M. Al

Assad, l'assassin, qui provoque un… mais c'est honteux… moi je suis un indigné obligé de se calmer. »
-Patrick Bèle : « la structure de gouvernement qu'il a mis en place Correa c'est absolument étonnant… vraiment étonnant, très intéressant, ambitieux… »
-Maurice Lemoine : « mais c'est vrai que pour nous ce sont les pays de l'Axe du mal »… « Eux ils (il parle des chefs d'Etats sud-américains) gagnent 9 élections à la suite, chez nous ça choque, parce qu'on a notre image de la démocratie, qui est l'alternance… »
-Précision : « Décembre 2013, le Monde diplomatique publie une tribune de Correa, titrée « L'Europe reproduit les mêmes erreurs que nous » »
-Elisabeth Qin : « Je vous jure qu'on l'a invité mais ça a été non pr eux. Après on s'est pas focalisé sur l'Equateur, en se disant il faut absolument en parler, en se disant bon si on n'a pas le Président on va inviter un autre journaliste qui va nous parler de l'Equateur. Après voila l'actu est chronophage et dévorante et elle ne s'arrête jamais »
-Précision : « Dans les revues de presse : le Monde diplomatique est cité zéro fois, alors qu'il est plus vendu que Libération.
-Yvan Levaï : « Moi je suis sur une radio généraliste donc je tiens compte des grands courants de l'opinion, vous connaissez la formule : on ne fait pas boire l'âne qui n'a pas soif… On a des millions d'auditeurs, et j'ai pas de raison de leur dire lisez le Monde diplo !
-Christophe Barbier : « il y a tellement d'endroit (dans les émissions de télévision, radio) où on nous demande d'être concis que leur ligne éditoriale (celle du Monde diplomatique) n'est pas résumable en 40 sec. … C'est pas regrettable parce qu'on obligerait les journalistes du Monde diplo. à faire entrer leur réflexions complexes dans une forme simple. »
-Thomas Legrand : « Bin non moi je fais de la politique intérieur, mais c'est pas pour me défausser c'est vrai qu'on ne le fait pas assez mais c'est vrai que quand les chefs d'Etats viennent en France on les reçoit rarement dans les matinales, on le fait pas assez, on devrait le faire plus… Oui mais tout le monde veut interviewer Obama… et Gorrea ce serait bien qu'on le reçoivent, on a l'impression que la puissance de l'Amérique fait que Barack Obama a plus de manette pour ce qui nous concerne nous que Gorrea, lui c'est en tant qu'exemple qu'on le citerait… Globalement je trouve qu'on n'est pas assez pluraliste et dans ce petit milieu là, je pense que je fais parti de ceux qui disent : bon peut être qu'on devrait… »
-Christophe Barbier : « Y a tjr des médias libres qui donnent la parole à ceux qui pensent différemment, bin pas forcément le dimanche soir à 20h sur TF1. C'est dans d'autres espaces, c'est pas intéressant pour ces idées là d'aller au 20h où 50 millions de gens regarde, c'est noyé et ça percute pas, faut pas avoir beaucoup d'audience mais une audience attentive. »
-Maurice Lemoine : « D'ailleurs c'est pas que Correa, c'est tout le gouvernement, ça c'est le travers qu'on a tous, journalistes européens, l'Equateur c'est Correa, le Venezuela c'est Chavez ! »

Annexe n° 2

Analyse de contenus médiatiques, Cuba dans les JT de France depuis 50 ans.

Sujet	Date	Source	Durée
L'echec des anticastristes à Cuba	26 avril 1961	Les Actualités Françaises	1'06

Timing	Déroulé	Images	Discours	Analyse
10''	Les faits	Des ruines après un bombardement	Voix off : « L'invasion de Cuba par les anti-castristes s'est soldée par un échec »	Personne n'est (à ce stade du reportage) responsable du raid aérien. Le vocabulaire est négatif.
17''	Le personnage principal	-Fidel Castro prononce un discours, à une tribune, il a l'air enervé	Voix off : « …Fidel Castro avait, en pleurant les victimes, chargée les Etats-Unis de la responsabilité de l'affaire… »	Fidel Castro ne s'exprime pas lui même, il apparaît dans un moment « d'agressivité » où il s'emporte dans son discours. Le vocabulaire est lourd de sens (pleurer, responsable)
33''	Les contre	-les anti-castristes fuient, ils se cachent	Voix off : « … ami ami, un bombardier cubain… avait du se poser à Miami et son équipage disait s'être rebellé contre Castro… » *(Musique nord-américaine)*	On retient ici, qu'à Cuba il n'y avait pas que des castristes et ceux qui étaient contre ont du fuir et ont trouvé refuge aux Etats-Unis. Les anti-castristes apparaissent en victimes.
43''	Les pour	-une foule de russes contents, dans une manifestation	Voix off : «…retentissement considérable. Par contre à Moscou a un lieu une manifestation monstre, appuyant les accusations de Castro contre les Etats-Unis… »	Dans la vision binaire du monde des années 60, le regard se tourne vers Moscou, où la nouvelle de la « victoire » cubaine est fêtée. On distingue clairement ici un « camp » qui célèbre une victoire.
1'06	Le personnage secondaire	-Kennedy prononce un discours, à un bureau (très officiel)	Voix off : « … c'est à ces accusations qu'a réagit Kennedy, en disant qu'il ne tolérerait pas une menace communiste, à 150 km de ses côtes… » *(Musique nord-américaine)* Kennedy : « Cuba must not be abandoned to the communist, and we do not intend to abandon it either »	Tolérer et menace sont lourd de sens. Kennedy apparait dans un moment très formel, il a la parole dans le reportage, il est d'ailleurs le dernier à parler. Son discours n'est pas traduit. Dans son discours : Cuba semble appartenir aux Etats-Unis
Analyse globale	Reportage de 1'06 : les « pro » castristes apparaissent 17 secondes, les anti (dont les Etats-Unis) 36. Le vocabulaire n'est pas le même, selon si le journaliste parle des pro ou des anti. Le discours s'inscrit dans une vision du monde très binaire, celle de l'époque de la Guerre Froide.		

Sujet	Date	Source	Durée
François Mitterand à Cuba	30 octobre 1974	Journal télévisé de l'ORTF	2'37

Timing	Déroulé	Images	Discours	Analyse
17''	Lancement	Présentateur	« M. Mitterand a fait un voyage aux Antilles et auparavant à Cuba, où il a reçu un accueil exceptionnel. Les images viennent tout juste de nous parvenir. »	Le sujet principal est François Mitterand. (À l'époque il est premier secrétaire du Parti socialiste)
36''	Bienvenue François Mitterand	-Arrivée en avion -Foule qui acclame -Banderole devant la foule, on voit écrit « Camarade Mitterand »	Voix off : « Bienvenue au camarade François Mitterand, cette bienvenue le premier secretaire du PS l'a ressenti aussi bien auprès de Fidel Castro qu'auprès des nombreux cubains qu'il a rencontré »	On voit ici des scènes d'accueil chaleureux. Le journaliste répète « bienvenue ».
46''	C'est une première	-Fidel Castro et François Mitterand, souriant, se serrant la main	Voix off : « C'est la première fois que le parti communiste cubain recevait officiellement le leader d'un parti socialiste européen, membre de l'International »	« L'Internationale » semble justifier la présence de Mitterand à Cuba. François Mitterand prend une autre dimension avec l'adjectif « européen ».

1'20	Visite d'une entreprise	-Castro et Mitterand discutent, beaucoup de gens autour, souriant	Voix off : « …de la Havane à Santiago de Cuba, point de départ de la revolution, la délégation française a eu pour guide Fidel Castro. Il a préferé au tourisme la réalité cubaine : les usines et des explications sur le fonctionnement du comité de travailleur autogestionnaire »	Le rappel de la Révolution parait nécessaire pour contextualiser. On remarque l'utilisation du mot « guide ». On retrouve ici un vocabulaire assez officiel avec des éléments de langage du parti : réalité, usine, comité, travailleur, autogestionnaire. On entend des bribes de conversations durant la visite de l'usine.
1'55	Cérémonie protocolaire avec les jeunesses cubaines	-Mitterand fait face à un enfant qui prononce un discours -D'autres enfants sont alignés, répètent, lèvent un bras	Voix off : « …après des compliments, ils remettront un foulard à la délégation, de membres d'honneur des jeunesses cubaines » L'enfant : Viva Francia y Cuba Les enfants : VIVA L'enfant : Viva François Mitterand	La scène est très militaire, d'autant plus qu'il s'agit d'enfant filmé à leur niveau, François Mitterand parait grand et très honoré.
2'37	Les aurevoirs	-Castro et Mitterand s'embrassent, longues accolades -Plan long sur Fidel Castro qui regarde partir Mitterand	« … au cours de ce voyage FM définira ainsi Fidel Castro : un homme modeste et désireux d'être compris, ouvert et généreux. De son coté Fidel Castro soulignera l'importance, je cite, de l'action des socialistes et des communistes français pour les aspirations populaires a des changements démocratiques… » « … cette rencontre prouve en tout cas cette volonté de Cuba de s'ouvrir vers l'extérieur. »	Le vocabulaire ici est très positif. Le message des deux personnages est passé puisque le journaliste ne commente pas mais cite. La conclusion

Sujet		**Date**	**Source**	**Durée**
L'économie à Cuba après la chute de l'URSS		30 août 1991	Journal télévisé d'Antenne 2	1'50
Timing	**Déroulé**	**Images**	**Discours**	**Analyse**
20''	Georges Bush (père)	-Castro et Mitterand discutent, beaucoup de gens autour, souriant	Bush s'exprime en anglais… Voix off : « Nous assistons à la mort du communisme à travers le monde, estimait récemment un Georges Bush visiblement réjouit » Bush en anglais… Voix off : « Le président ajoutait ironique que les changements à Moscou doivent donner des sueurs froides à Fidel Castro	Le reportage commence avec une image du discours de G. Bush. Il semble « vainqueur », satisfait. Dans une image très officielle.
1''00	Détresse économique à Cuba	-Des bateaux avec des cargaison -Des files d'attente avec des altercations violentes entre les gens -Des voitures avec les images « typiques » de Cuba	Voix off : « Cuba plus que jamais un pays sous perfusion, on guette l'arrivée des bateaux soviétiques seuls sources d'approvisionnement …hors l'URSS est à la merci d'une pénurie alimentaires… les quelques voitures qui circulent sont rescapés des années 50. Troqué contre le sucre le pétrole arrive au compte goutte. »	Les images sont violentes ou très négative. Le champ lexicale est celui de la crise : approvisionnement, pénurie, rescapé, troqué… Seul le journaliste analyse la situation.
1'06	Rappel de la révolution	-Le portrait du Che sur un immeuble	Voix off : « …le portrait du Che est un rappel de 30 ans de révolution »	Le rappel de la Révolution parait nécessaire pour contextualiser.
1'13	Espoir dans le tourisme	-Des plages et une femme en maillot de bain	Voix off : « …le régime place tout ses espoirs dans le tourisme pour se procurer les précieuses devises de sa survie… »	Les images sont idylliques, ou du moins typiques des cartes postales de Cuba. Le vocabulaire est lourd de sens.

1'23	Fidel Castro ne changera rien	-Fidel Castro en habit militaire dans un défilé. -Le drapeau de Cuba flotte à côté de celui de l'URSS	Voix off: «…Fidel Castro sait que le plus dure est à venir pour son peuple, il n'est pourtant pas prêt au moindre compromis, notre révolution, dit il, ne change ni de nom ni de contenu… »	Fidel Castro apparaît en homme fort. Le vocabulaire est lourd de sens. Il apparait évident que c'est à Cuba de changer et s'adapter.
1'34	Des nouvelles de la Russie	-Une dame lit un journal -Des journaux écrit en russe sur des kiosques	Voix off : « …les nouvelles de la Russie arrivent comme une douche glacée à la Havane, où Eltsine fait figure de diable… »	On note les termes : douche glacée et diable
1'50	Le socialisme ou la mort	-Des scènes de manifestation à Cuba, des pro-castristes	Voix off : «… sur des airs de rumba, le slogan est toujours : le socialisme ou la mort… Menacé des pires châtiments l'adversaire yankees est défié quotidiennement. »	Le champ lexicale est celui de la guerre. On note l'utilisation du mot « Yankees » pour parler des nord-américains.
Analyse globale	Reportage de 1'50 : 51 sec. concernent des mauvaises nouvelles économiques, 56 sec. sur l'affrontement entre Cuba et les Etats-Unis, 7 sec. sont consacrés à « l'espoir » cubain. C'est la fin de la Guerre Froide, donc le reportage donne un gagnant (Etats-Unis) et un perdant (Cuba et l'URSS). Cuba apparait à l'agonie, on comprend que ça ne peut pas durer ainsi. Il y a une certaine incompréhension à la fin du visionnage du reportage : les nouvelles sont très pessimistes pour l'économie cubaine, or les cubains apparaissent heureux, toujours vindicatifs et soutenant l'idéal de la Révolution.			

Sujet	**Date**	**Source**	**Durée**
La « chute » de Fidel Castro	21 octobre 2004	Journal télévisé de France 2	1'50

Timing	**Déroulé**	**Images**	**Discours**	**Analyse**
20"	Lancement	Présentateur (David Pujadas)	« À Cuba la chute non pas du régime mais de Fidel Castro le président dictateur a manqué une marche après un discours public. À 70 ans la moindre faiblesse, la moindre blessure relance immédiatement les spéculations sur l'avenir de l'île après 45 ans de régime absolu. Fidel Castro a pris les devants vous allez le voir il a voulu couper court aux interrogations »	On note le jeu de mot, le présentateur marque une pause après le mot « chute », comme si on attendait la « chute » du régime castriste. En parlant de « faiblesse » le présentateur ouvre de grands yeux. Le vocabulaire est lourd de sens et le champ lexicale est celui du pouvoir : président, dictateur, régime, faiblesse, blessure, spéculation, régime absolu, couper court.
44"	La chute	Fidel Castro fini un discours et tombe en ratant la marche de l'estrade	Castro : « Hasta la victoria siempre » Voix off : « Hier soir 21h30, fin du discours, un discours d'à peine une heure, sous l'oeil du Che, la routine, quand soudain, l'incroyable survient : la chute de l'indéboulonnable commandant en chef. »	On ne sait rien de ce discours. Les mots « routine » puis « incroyable » détonnent comme pour prouver que c'est effectivement « incroyable ». On note l'utilisation du mot « indéboulonnable ». L'image de la chute tourne Fidel Castro en ridicule.
1'14	Castro s'explique	-Des hommes s'attroupent autour de Castro qui vient de chuter -Castro est assis, visiblement affaibli, entouré d'hommes	Voix off: «…aussitôt les gardes du corps l'entourent… quelques minutes plus tard Castro s'empare du micro et diagnostique lui même ses blessures avant de lancer une boutade, preuve qu'il va bien… *(en espagnol puis traduit par le journaliste)* maintenant je suis curieux de voir les photos prises par la presse internationale elles feront certainement la une des journaux demain… »	Les images et le dialogue coïncide peu : effectivement il y a une chute, mais on nous parle de « garde du corps ». « S'emparer du micro » et « diagnostiquer lui même » sont lourd de sens et négatifs. La blague de Fidel Castro permet de justifier le sujet du journaliste Castro apparaît très affaibli
1'21	La chute	Même image qu'en début de reportage : Fidel Castro tombe de l'estrade	Voix off : «… des photos que les cubains ne verront pas… aucune mention dans la presse nationale. »	L'image de la chute de Fidel Castro devient un comique de répétition.

1'31	Un autre malaise	Fidel Castro prononce un discours, sa tête tombe petit à petit des gens accourent autour de lui	Voix off : «… en juin 2001, il avait fait un malaise sans gravité lors d'une cérémonie publique. À 78 ans Fidel Castro est l'un des plus vieux dirigeant au monde… »	Retour dans le temps de plus de trois ans. Castro est montré dans un moment de faiblesse. On note l'utilisation de l'expression : « sans gravité » et le superlatif : « plus vieux dirigeant au monde », rappelant les informations données dans le lancement.
1'50	Castro toujours là	-Fidel Castro explique quelque chose devant une carte de Cuba -Fidel Castro s'exprime sur une tribune -Il s'exprime également sous la pluie	Voix off : « …encore en exercice régnant sans partage depuis 45 ans, Castro l'inoxydable est sur tous les fronts, par tous les temps. Il a survécu à 10 présidents américains et à la débâcle de l'URSS refusant une quelconque retraite, il a quand même désigné un dauphin, son frère Raul Castro.	Le vocabulaire est négatif et lourd de sens : sans partage, inoxydable, débâcle, refuser… On note que Castro ne vit pas mais « survit ». Fidel Castro est tourné en ridicule avec l'image sous la pluie.
Analyse globale	Les mots pour parler de Fidel Castro ont évolué en quelques années. Les images du reportage le tourne en ridicule pourtant les mots utilisés évoquent une personne très dure, très forte. La blague sur les médias internationaux est significative d'un malaise, de la part de Fidel Castro, comme du journaliste.			

Sujet		**Date**	**Source**	**Durée**
Bilan de Fidel Castro après qu'il ait renoncé au pouvoir		19 février 2008	Journal télévisé de France 2	2'20
Précisions :		Un premier sujet dans le journal télévisé vient d'annoncer de manière très factuel que Fidel Castro laissait sa place		
Timing	**Déroulé**	**Images**	**Discours**	**Analyse**
20"	Lancement	Présentateur	« … Mais Fidel Castro reste premier secrétaire du PCC, le parti unique, il laisse derrière lui en tout cas un pays épuisé et bâillonné, même si Cuba a souvent été vanté pr son système scolaire ou médical, il détient aussi le record de longévité pour un dirigeant dans le monde. »	Le ton est sérieux. Certains éléments semblent être des précisions nécessaires mais brouillent le discours (il reste premier secrétaire du PCC) Les mots épuisé et bâillonné sont forts et très négatifs. Entre un point positif (système de santé) et le point négatif (record de longévité) il n'y a pas de rapport sur le fond.
41"	L'espoir de la révolution et les annonces	-Des barbus sur des camions, avec des armes -Castro prononce un discours -Les cubains sont heureux -Scène de liesse	Voix off : « La révolution triomphante, Castro, les armes à la main, vient de prendre la Havane, pour tout un peuple il incarne l'espoir, devant 1 million de personne, il annonce des tribunaux révolutionnaires : répression et nationalisation. »	Castro est présenté seul en homme fort. « triomphe » et « espoir » détonne avec « répression »
57"	La chasse aux nord-américains et la Baie des cochons	-Des gens quittent Cuba avec leur valise -Les américains semblent souriant -Fidel guette quelque chose sur une plage -Des gens marchent les mains sur la tête	Voix off : « …les business men américains, qui régnaient sur Cuba sont chassés. La réplique est immédiate, les américains décrètes un embargo et fomentent un débarquement. Fiasco américain, une victoire pour Castro. »	Le champ lexical est celui de la guerre : chasse, règne, réplique, fomenter… Le journaliste raconte une histoire qui est une sorte de ping-pong.
1'10	Cuba et Moscou et crise des missiles	-Accolade entre Fidel Castro et Kroutchev -Un avion militaire décolle et un satellite bouge	Voix off : « Alors la Havane se rapproche de Moscou, le monde frôle la guerre nucléaire. Octobre 62 Cuba installe des missiles soviétiques a porté de vue des cotes américaines »	Cuba et la Russie semble responsable de la guerre nucléaire. Le discours est binaire, caractéristique de l'époque de la Guerre froide.

1'15	Le rôle de Kennedy	-Kennedy derrière son bureau	Voix off : « Kennedy menace, la crise est désamorcée in extremis »	Dans cette construction de phrase, c'est Kennedy qui semble avoir désamorcé la crise.
1'23	L'économie faste	-Des cargos -Des cubains souriant au travail	Voix off : « Mais Castro ne perd rien de sa popularité le parrain soviétique subventionne l'économie, la période est faste »	Les images sont positives mais les mots « subvention » et « parrain » sont connotés négativement. Avec la phrase précédente l'enchainement n'a pas beaucoup de sens
1'35	Ce qui fonctionne à Cuba	-Un hopital -Des enfants souriant -Des jeunes discutent	Voix off : « Le système de santé devient un exemple, cité par l'OMS, Castro construit des écoles, sa grande réussite, selon l'agence de développement de l'ONU. Cuba se hisse au troisième rang des pays les plus alphabétisé »	Le vocabulaire est très positif. Les images semblent avoir été choisi au hasard pour illustrer le propos.
1'51	Révolution pas éternel	-Fidel Castro dit aurevoir avec la main -Fidel Castro en interview (2004)	Voix off : « Mais la révolution n'est pas éternel, c'est Fidel Castro lui même qui le reconnaitra. » Fidel Castro : « La meilleure partie de ma vie ce sont les années de la révolution, les années les plus difficiles, sont celles que nous vivons aujourd'hui »	La phrase de Fidel Castro n'est pas contextualisée. Les images servent de pretexte pour appuyer le propos.
2'04	L'erreur de Castro	-Rues de la Havane -Accolade avec Gorbatchev en 1989	Voix off : « L'erreur de Fidel Castro : ne pas avoir pris la mesure de la chute du communisme en 1989. Embrassade trompeuse, ce jour là, Mikhaïl Gorbatchev vient annoncer que Cuba ne vivra plus sous perfusion de Moscou.	Les images de la Havane sont négatives, les rues sont dégradés. Fidel Castro apparaît seul responsable. On note cette phrase « pris la mesure de la chute du communisme en 1989 ». « Embrassade trompeuse » est presque un oxymore
2'08	Les pirouettes de Castro	-Fidel Castro joue avec un ballon avec Maradonna	Voix off : « Les pirouettes du leader avec Diego Maradonna, ne parviendront pas… »	D'un fait historique on passe à une anecdote banale. Pirouette est un mot à double sens
2'20	La crise et l'exode	-Vieille voiture -File d'attente -Radeaux partant en mer	Voix off : « à masquer la crise, la pénurie et le rationnement. C'est le temps de l'exode massif, au milieu des années 90 des milliers de déçus de la révolution prennent la mer pour tenter le rêve américain. »	C'est la fin de l'histoire, ce qu'il faut retenir de Cuba c'est la défaite de la révolution. On finit sur une note très négative, dans les images comme dans les mots du journaliste.
Analyse globale	Reportage de 2'20 : 41 sec. renvoient une image négative de Cuba, 40 sec. une image positive, 34 sec. est une vision binaire du temps de la Guerre Froide, 4 sec. sont de l'ordre du « futile ». Le bilan dressé ici par le journaliste, dans les images comme dans les mots est globalement négatif. On retient que Cuba a perdu, le pays est à l'agonie.			

Sujet		**Date**	**Source**	**Durée**
L'annonce du rapprochement diplomatique entre Cuba et les Etats-Unis		17 décembre 2014	Journal télévisé de France 2	1'27
Précisions :		C'est le premier reportage d'une série d'explications dans le journal (interview, bilan…)		
Timing	**Déroulé**	**Images**	**Discours**	**Analyse**
14''	Lancement	Présentateur	« Somos todos americanos, nous sommes tous américains c'est par ces mots que Barack Obama a scellé la normalisation des relations avec Cuba. Conférence de presse simultanée avec Raul Castro, il y a deux heures, personne ne s'y attendait… »	Un peu de sourire en début de phrase. Le présentateur insiste sur « personne »

27”	Annonce simultanné e	En vis à vis deux images : à gauche Raul Castro prononce un discours assis à son bureau. À droite Barack Obama prononce un discours à son pupitre.	Voix off : « L’histoire retiendra ces 2 images, 18h aujourd’hui à Washington et à la Havane, Barack Obama et Raul Castro prennent la parole pour annoncer le rapprochement spectaculaire entre leur deux pays. »	Entre l’image et les mots les deux personnages sont inversés dans le sens de lecture : on présente d’abord Raul Castro (à gauche) mais on parle en premier de Barack Obama.
48”	Obama	Obama à son pupitre prononce un discours	Obama : « Aujourd’hui les Etats-unis sont en train de changer leur relation avec Cuba c’est le plus grand changement de notre politique depuis plus de 50 ans. Nous allons mettre fin à une des politiques les plus dépassés depuis des décennies, qui n’a pas été capable de servir nos intérêts. À présent nous allons commencer à normaliser nos relations entre les deux pays. »	Barack Obama parle plus de vingt secondes dans le reportage. Il s’exprime à la première personne du pluriel, pour parler des Etats unis et des USA et Cuba. il évoque la décision des Etats-Unis
57’	Castro	Raul Castro assis à son bureau prononce un discours	Raul Castro : « Cette décision du président Barack Obama mérite le respect et la reconnaissance de notre peuple. »	Raul Castro s’exprime neuf secondes. Il évoque la décision de Barack Obama.
1'10	Alan Gross	Descente d’avion et enchainement de photos d’Alan Gross	Voix off : « Degel historique, grâce à la libération de cet homme Alan Gross, un contractuel de l’agence fédérale américaine, emprisonner depuis 5 ans, c’était la condition posée par Washington à la détente des relations.	On comprend que les Etats-Unis avait imposé une condition à Cuba, qu’ils ont finalement accepté. C’est l’élement déclencheur.
1’17	Libération des 5	5 portraits sur une image fixe Des manifestations vues de loin	Voix off : « En échange les Etats-Unis libèrent 3 agents cubains, membre du groupe des 5, jusque là emprisonnés pour espionnage »	5 personnes sont évoqués, seulement 3 sont libérés, le contexte manque. On comprend qu’il y a eu un « deal »
1’24	Autres annonces d’Obama	Obama marche dans un jardin, il fait un signe de la main	Voix off : « Dans la foulée Barack Obama annonce l’ouverture d’une ambassade américaine, dans l’île communiste, les Etats Unis avaient rompus les relations diplomatiques en 1962.	« foulée » évoque une quantité de décisions prises subitement. « ambassade américaine » et « île communiste » sonnent opposés.
1'37	Economie	Rue de Cuba Un « pousse-pousse » au milieu des voitures Une voiture des années 50	Voix off : « Autre décision l’allégement des restrictions commerciales et des voyages avec Cuba. Le président va même demander au congrès la levée totale de l’embargo en vigueur depuis un demi-siècle.	« autre décision » rappelle la quantité de décisions prises subitement. L’article « même » insiste sur le caractère important de ce qui vient d’être annoncé. « Demi-siècle » à valeur d’insistance Les images montrent Cuba comme un pays « reculé »
1'44	Annonces de Castro	Un porte container Raul Castro sert des mains Des voitures	Autre geste historique Raul Castro a annoncé la libération de 53 prisonniers politiques, détenus dans les jaules de Cuba.	On reçoit cette information à la fin en 7 secondes, alors que la journaliste parle d’un « geste historique ». Les images servent d’illustrations classiques.
Analyse globale	Reportage de 1’44 : Cuba et Raul Castro sont évoqués durant 25 secondes. 52 secondes sont consacrés à Obama et à la décisions des Etats-Unis. Le reportage est binaire, il y a d’un côté les Etats-Unis, de l’autre Cuba. Il apparaît également que Cuba a perdu.			

Sujet	Date	Source	Durée
La visite de François Hollande à Cuba	12 mai 2015	Journal télévisé de France 2	1’52

Timing	Déroulé	Images	Discours	Analyse
22''	Lancement	Présentateur	« À l'international toujours, voici l'image du jour, celle de François Hollande qui a finalement obtenu sa rencontre avec Fidel Castro. Le chef de l'Etat y tenait manifestement beaucoup, on n'a que quelques photos de cet entretien qui a duré 50 minutes. ''J'ai devant moi un homme qui a fait l'histoire'' a déclaré le Président de la République, mais l'opposition dénonce une entrevue pathétique. »	« Image du jour » évoque le caractère important de ce qui est montré. On comprend que c'est François Hollande qui est à l'initiative de cette rencontre. La précision sur « l'opposition » apporte une critique, sans précisions.
55'	La rencontre	Trois photos de la rencontre entre François Hollande et Fidel Castro	Voix off : « Ces photos figureront sans doute parmi les plus mémorables de son quinquennat, 50 minutes d'entretien avec Fidel Castro, dans la villa du leader de la révolution cubaine, aucun chef d'etat occidental n'avait eu cette occasion avant lui François Holande a vécu dit il un moment d'hitsoire.	Ce qui vient d'être dit est répété. «Mémorable », « aucun » et « moment d'histoire » insiste sur le caractère exceptionnel de l'évènement. Le peu d'images montrées permettent de les graver en mémoire.
1'09	François Hollande	François Hollande a un pupitre prononce un discours	François Hollande : « J'avais devant moi un homme qui a fait l'histoire, il y a forcément un débat sur ce qu'a pu être sa place, ses responsabilités, mais venant à Cuba, je voulais rencontrer Fidel Castro »	Le chef de l'Etat s'explique, se justifie sur cette rencontre. Le ton est sérieux, celui d'un discours.
1'20	Rencontre avec Raul Castro	François Hollande et Raul Castro sont en réunion.	Voix off : « Scène étonnante, quelques minutes plus tard François Hollande raconte au frère de Fidel Castro, Raul Castro, l'actuel n° 1 du pays l'entretien qu'il vient d'avoir. "Il était en bonne forme" (Hollande).	L'expression « scène étonnante » nous fait dire que c'est étonnant, l'image ne l'est pas, la scène est très protocolaire. « Fidel Castro, Raul Castro » comme pour insister sur la dynastie Castro.
1'30	Protocole où l'on oublie les droits de l'homme	Ils marchent au milieu des militaires. Cérémonie protocolaire. Dépôt de gerbe	Voix off : « Le régime cubain aura en tout cas salué avec tous les honneurs cette visite, le Président français lui est convaincu qu'elle va donné un encouragement à la politique d'ouverture que tente aujourd'hui Cuba, même si la question des droits de l'homme n'a été que peu évoquée, dans ce pays où demeure les arrestations arbitraires et où il n'existe pas de véritable opposition. »	On comprend que c'est François Hollande qui apporte la de l'aide à Cuba dans sa politique d'ouverture. Le journaliste parle de droits de l'homme, dont les chefs d'Etat n'ont pas parlé. Image très militaire et très protocolaire.
1'37	L'économie française se place à Cuba	Une dame signe un contrat	Voix off : « L'économie, elle, n'a pas été oublié, la délégation française repart de Cuba avec plusieurs contrats signés, une trentaine de dirigeants d'entreprises avaient fait le déplacement. »	« L'économie, elle… » comme pour insister. Les français restent le sujet principal. « Une trentaine » reste imprécis.
1'52	Conclusion du journaliste	Journaliste plateau	Journaliste : « Historique, pour une fois le mot n'est pas trop fort et l'Elysée ne se prive pas de l'employée, après cette visite à Cuba, au delà des contrats signés, au delà des images inédites, la France selon François Hollande, montre qu'elle peut avoir de l'audace en diplomatie. »	« Historique » « inédites » des adjectifs forts, soulignent l'importance de ce moment. « ne se prive pas » le journaliste justifie l'usage de ses termes parce que ce ne sont pas les siens. C'est la France qui est ici mise en avant. Le journaliste semble vouloir montrer qu'il peut s'exprimer librement devant une caméra dans les rues de Cuba.
Analyse globale	Reportage de 1'52. L'aspect historique et inédit de l'information est mis en avant. François Hollande et la France sont les sujets centraux du reportage. Cuba apparait négativement. Seul François Hollande s'exprime.			

Annexe n° 3

Analyse de discours médiatiques sur les portraits d'Hugo Chávez et José Mujica

Analyse de discours, sur le bilan d'Hugo Chávez après sa mort, dans la presse écrite française

Article	Titre et intertitres	Sur sa personne	Sur son bilan	Sur son histoire	Sur son physique, sa santé	Sur ses discours et parole rapportée
L'OBS.fr (avec l'AFP) Publié le 06 mars 2013 à 9h31 *(lendemain de l'annonce de sa mort)* Image : vidéo de Nicolas Maduro annonçant la mort de Chávez	Titre : Un mythe nommé Hugo Chavez Intertitre : « Impérialisme yankee »	-autoritaire -populiste -porte-étendard du socialisme latino-américain -pourfendeur de « l'impérialisme yankee » -héritier du leader cubain Fidel Castro -image iconoclaste	successives victoires électorales fort taux de popularité hostilité farouche (aux opposants)	lieutenant-colonel parachutiste fils d'instituteurs élevé par sa grand-mère prison	-éternelle chemise rouge	« Je ne suis pas immortel »
LeMonde.fr (avec Reuters) Publié le 05 mars 2013 à 23h36 *(peu après l'annonce de sa mort)* Image : le visage de Chávez la bouche ouverte avec un micro dans une main et l'autre main en l'air avec le poing serré	Titre : Hugo Chavez, figure du socialisme latino-américain Intertitres : -« Révolution bolivarienne » -Perte de popularité	-une des **grandes figures** politiques sud-américaines -tempérament **extraverti** -**opposition acharnée** aux Etats-Unis -idéalisme **révolutionnaire** -**autorité** qui supportait peu la contradiction -image **ambivalente** -**tribun** socialiste -**dictateur** qui se grisait de ses **rodomontades** pour ses adversaires. -**détermination inébranlable** -(ses opposants politiques) dénoncent cependant sa **politique *« populiste »*…** estiment que ses réformes *"révolutionnaires"*	-n'a pourtant jamais réussi à imposer un régime de parti unique à la cubaine dans son pays -premier exportateur de pétrole d'Amérique du Sud. -s'attelle à mettre en œuvre une "révolution bolivarienne" -concilier des positions marxisantes – l'égalité et la distribution de richesses – avec un nationalisme fervent inspiré de Simon Bolivar, héros des luttes pour l'indépendance sud-américaines au XIX siècle. -Pendant deux ans, il connait une lune de miel avec le peuple vénézuélien -Regagne triomphalement son palais présidentiel de Miraflores, à Caracas	-Né en juillet 1954 dans une famille pauvre de l'Etat de Barinas dans les Llanos, les grandes plaines du sud du Venezuela, Hugo Chavez se destine à la profession de peintre puis de joueur professionnel de base-ball, un sport dans lequel il puisait des métaphores pour colorer ses discours politiques. -Lieutenant-colonel parachutiste -Mouvement révolutionnaire bolivarien (MRB) qu'il fonde dans les années 1980. -tentative de putsch avortée -deux ans en prison -fils d'enseignants	-dans un hôpital de La Havane (…) fut soigné et opéré à quatre reprises lorsque fut diagnostiqué un cancer dans la région pelvienne en juin 2011 -**affaibli** par la maladie après avoir longtemps joué sur le **cliché** d'un **homme physiquement infatigable** -resté **fidèle à l'uniforme** – béret rouge et tenue de camouflage -du flou entretenu par Hugo Chavez sur son cancer. -annonce être entièrement guéri en vue de l'élection présidentielle d'octobre 2012, son âge contraste avec la jeunesse de son adversaire -stoppé en décembre, lorsqu'il annonce une récidive de la maladie et envisage de passer la main	-ses longs discours -sa pratique présidentielle, rythmée par des discours fleuves et des attaques récurrentes contre les Etats-Uni
Libération.fr (par Gérard Thomas) Publié le 6 mars 2013 à 12:49 Image : dans le noir le visage d'une jeune, sur sa joue une étoile et Chavez dessinée à la peinture	Titre : Hugo Chavez, du charisme au « chavisme » Intertitres : -Une ambition : joueur de base-ball -Son putsch, un échec -Le soutien des bidonvilles -Attaques verbales anti-yankee	-la **légende** Chavez -«El **Comandante**» est mort à Caracas -**Idole** des classes les plus défavorisées -l'érigent rapidement en **chouchou** des classes les plus défavorisées Chávez a su garder ses fidèles mobilisés grâce notamment à son **omniprésence médiatique** Par **provocation** plus que par conviction -**populiste** pour certains, **visionnaire** pour d'autres, laisse un **énorme vide** dans la vie politique vénézuélienne	-préoccupation permanente – quasi obsessionnelle – de réduire la misère au Venezuela était saluée -souhaitait implanter le *«socialisme du XXIe siècle»* dans son pays -le Président engage alors son pays dans une marche forcée vers le fameux *«socialisme du XXIe siècle»* -L'Etat prend peu à peu la main sur les principaux secteurs de l'économie, de l'électricité au pétrole en passant par les terres agricoles, la production d'acier ou celle de matériaux de construction -impulse les *misiones* qui lui vaudront le soutien indéfectible des bidonvilles -créé l'Alliance bolivarienne pour les peuples de notre Amérique (Alba) -son principal échec reste, en quatorze années de pouvoir total, de ne pas avoir su devenir le président de tous les Vénézuéliens, laissant à son successeur une société fracturée et violente.	-Le président Hugo Frias Chávez -ancien lieutenant-colonel -métis né le 28 juillet 1954 de parents enseignants à Sabaneta, dans l'Etat de Barinas (sud-ouest), père de quatre enfants, catholique pratiquant mais deux fois divorcé -Le jeune Hugo ambitionne d'abord être artiste peintre, puis joueur de base-ball professionnel -diplôme de l'Académie militaire -le 4 février 1992, il tente de renverser par les armes le président Pérez -Chávez est jeté en prison - un coup d'Etat avorté est le deuxième élément fondateur du «**chavisme**»	-victime à 58 ans du cancer dans la région pelvienne, découvert en juin 2011, pour lequel il avait été opéré à quatre reprises et était soumis à de lourdes séances de chimiothérapie à Cuba, au Centre de recherches médico-chirurgicales de La Havane (Cimeq) -à l'imposante carrure	Sa verve imagée, son ton volontiers gouailleur et les idées sociales qu'il défend -orateur infatigable -(à propos d'une anecdote sur la naissance de son mouvement) Légende ou réalité assaisonnée à l'eau de rose ? -«Pour moi, Fidel est un père, un camarade et un maître en stratégie politique», affirmait ainsi Chávez, qui a mis l'île sous perfusion en lui livrant quotidiennement plus de 100 000 barils de brut en échange de médecins et d'enseignants -attaques verbales anti-yankee -le « diable » à qui il promettait d'asséner un «KO foudroyant» -n'hésitait pas à traiter ses détracteurs de «canailles», «traîtres à la patrie», «corrompus» ou «bâtards» -diatribes

Le Figaro.fr (par Patrick Bèle) publié le 05 mars 2013. Image : Photo de Une : Chávez debout en chemise rouge, le regard dure, derrière lui un drapeau du Venezuela	Titre : Hugo Chávez, la fin d'un provocateur Intertitres : -Une vision messianique de son destin -« Pour le moment » -Un pays économiquement affaibli	-image de dirigeant **incontrolable**, **fantasque**, **imprévisible** -Un héros national a pris une place privilégiée dans la pensée politique d'Hugo Chávez : Simon Bolivar, dont il n'hésite pas à «interpréter » les théories -un **nationaliste** promoteur de la démocratie et défenseur du droit des plus faibles et des peuples indigènes -il promet une nouvelle Constitution, la fin de la corruption, l'augmentation des salaires. Il **veut incarner l'antipolitique** et y parvient. -Hugo Chavez en selle et lui permettent de gagner **l'image de garant de la stabilité**. -un Chavez **provocateur, cabot, combatif, surprenant** parfois, mais surtout un **homme qui adorait se mettre en scène**. -aux **talents d'improvisation** du président -Il aimait **surprendre**	-forte popularité grâce, notamment, à ses programmes sociaux qui ont amélioré la vie de millions de Vénézuéliens jusque-là exclus des bénéfices d'une fantastique rente pétrolière -Mais son allié le plus efficace a toujours été l'opposition, qui a accumulé les erreurs. -Hugo Chavez laisse un pays économiquement affaibli. -les industries de l'aluminium et du ciment, florissantes à la fin des années 1990, sont pratiquement arrêtées depuis leur nationalisation -L'insécurité atteint des niveaux intolérables et l'inflation dépasse allègrement les 20 %	-a très tôt dans sa vie conçu le projet de diriger le Venezuela -Né le 28 juillet 1954 -entré dans l'armée en 1971 pour devenir champion de baseball -son frère aîné, Adan, membre du Parti révolutionnaire vénézuélien, lui enseigne les rudiments de la pensée révolutionnaire -rêvent de reproduire l'expérience du général Velasquez au Pérou ou de Trujillo au Panama -reste deux ans en prison. -Libéré le 26 mars 1994, Hugo Chavez entreprend un long voyage à l'intérieur du Venezuela. Il vivra deux ans dans une camionnette sillonnant tout le pays pour rencontrer le Venezuela de l'intérieur	-décès des suites d'un cancer du colon -un cancer dans la région pelvienne, détecté à Cuba en juin 2011, a eu raison du **leader bolivarien**, après quatre opérations chirurgicales infructueuses	-évoquait, dès 1977, la vision messianique de son destin dans son journal intime : «Je dois me préparer pour agir… Mon peuple est passif… Les conditions ne sont pas réunies. Pourquoi ne pas les créer...» -raconte son voyage à Lima en 1974 (…) : «J'avais 20 ans, j'étais en dernière année d'académie… J'ai rencontré personnellement Juan Velasco Alvarado (…). J'ai lu pendant des années son manifeste révolutionnaire, La Revolución nacional peruana, que le général péruvien m'avait offert.» -résumait ses influences ainsi : «Torrijos m'a converti en torrijiste, Velasco en velasquiste et Pinochet en anti-Pinochet » -«Compagnons, lamentablement, pour le moment, les objectifs que nous nous étions fixés n'ont pas pu être atteints dans la capitale. » -passant devant l'immeuble La France, situé sur la place Bolivar, au centre de Caracas, il demande : «Cet immeuble, c'est quoi ?» Un immeuble qui regroupe des bijoutiers, lui répond-on. «Qu'on le nationalise !», s'écrie-t-il. -Il multipliait les propos outranciers contre Israël ou les déclarations belliqueuses contre Washington -il lança à Barack Obama récemment élu, lors du sommet de Trinidad, en avril 2009: «Je veux devenir votre ami .»

Analyse de discours, sur le bilan de José Mujica avant et après les élections, dans la presse écrite française

Article	Titre et intertitres	Sur sa personne	Sur son bilan	Sur son histoire	Sur son physique, son apparence	Sur ses discours et parole rapportée
L'OBS.fr (avec l'AFP) Publié le 11 juillet 2014 à 08h55 (*quelques mois avant les élections*) Image : José Mujica dans sa maison en train de parler	Titre : EXCLUSIF AFP - La « vie extraordinaire » de José Muijca, président d'Uruguay Intertitres : -Neuf ans à l'isolement -Président atypique	-vedette mondiale pour son style austère -sans chichi -« président le plus pauvre du monde », comme le surnomme la presse internationale, une vedette planétaire. -le président prédicateur regarde toujours vers l'avenir -Et habituellement modeste, il n'hésite pas à se présenter parfois en exemple -ses idéaux de liberté -goût pour la prédication -éternel militant -président atypique -anti-conformiste -fort des erreurs et des malheurs du passé. -Ancien partisan de la lutte armée	-la régulation du marché du cannabis -qui est pourtant dans son pays partisan de projets miniers ou portuaires contestés. -des textes pionniers dans la région, comme le mariage homosexuel ou l'autorisation de l'avortement. -en acceptant d'accueillir "en hommes libres" en Uruguay six détenus de la prison américaine de Guantanamo, ainsi qu'une centaine de réfugiés syriens, principalement des enfants.	ancien fleuriste, guérillero, prisonnier -son mandat de cinq ans -passé plus de 13 ans dans les geôles de la dictature (1973-1985), battu et humilié, mis à l'isolement durant neuf ans, avec pour seule compagnie des insectes, privé même de lecture durant sept ans, ses "pires années ». -marié à une ex-guérillera, aujourd'hui sénatrice. -Jeune homme, il vendait des fleurs (…) séduisant les vieilles dames qui rendaient hommage à leurs disparus. Avant de s'investir dans la guérilla urbaine du Mouvement de libération nationale Tupamaro, dans les années 60.	-Moustache grise et polaire beige -modeste maison… aux murs tachés d'humidité -Serein, le vieux sage	-ses discours anti-consumériste -convient qu'il a mené « une vie extraordinaire » -« Je suis ingrat, je devrais croire en Dieu. Parce que je suis passé par tant de hauts et de bas, et aujourd'hui, j'ai presque 80 ans » -l'actualité internationale qu'il théorise sur l'amour -distingué par ses discours contre la société de consommation -Sur le consumérisme et la dégradation de notre environnement, « je n'ai rien découvert, c'est une évidence qui crève les yeux… » -« Souvenez-vous que le premier parlementaire à ne pas porter de cravate, c'était moi », glisse-t-il malicieusement
LeMonde.fr (par Nicolas Bourcier, avec Christine Legrand, envoyés spéciaux) Publié le 05 mai 2014 à 16h28 (*Six mois avant les élections*) Image : José Mujica dans un jardin, avec un chien et une maison abimée en arrière plan. Il porte un pantalon bleu type jogging et des sandales	Titre : « Pepe » Mujica, le président anormal Intertitres : « Le meilleur leader au monde » « Nous avons un esprit novateur » « Un peu comme François Mitterand »	-président anormal -en écoutant les fourmis… discutait avec les grenouilles…avec les rats, partagé son quignon de pain -singulier personnage -renvoie l'image d'un Diogène latino, un patriarche bienveillant, un dernier homme, indigné. Un des rares à avoir connu le néant -se définit comme un *« humble paysan »* -Pour la presse internationale, il est l'*« homme politique le plus incroyable »*, *« le dirigeant qui fait rêver »* ou simplement *« le meilleur leader au monde »* -aussi considéré comme « le président le plus pauvre de la planète » -éveillé une « Mujicamania » -*Foreign Policy* l'a inclus dans sa liste des cent intellectuels les plus importants -Un homme qui dit n'avoir jamais fumé de joint -« Mujica est désormais une figure historique et n'a pas peur, un peu comme François Mitterrand avec l'abolition de la peine de mort », avance le politologue Adolfo Garce -Mujica se dit anarchiste -Un peu fou, peut-être, mais captivant et surtout seul de son espèce parmi les dirigeants de la planète	-avec la politique comme éthique et l'honnêteté comme viatique -verse 87 % de ses revenus à des organismes de logements sociaux -Pas une seule fois il n'a cédé au moindre discours destiné à séduire l'électorat de l'opposition -dépénalise l'avortement jusqu'au troisième mois de grossesse -fait adopter le mariage gay -Le point culminant survient le 20 juin 2012. (…)annonce (…) que l'Etat prendra en charge la production et la vente du cannabis, légalisé et régulé -la mesure est d'une telle avant-garde	-Emprisonné treize ans dans les geôles de la dictature militaire en Uruguay -torturé et enfermé deux ans au fond d'un puits, cet ancien dirigeant des Tupamaros, la principale guérilla urbaine du pays -en novembre 2009 par son élection à la présidence, avec 53 % des voix -passé de guérillero -n'a eu de cesse de lire et de travailler sur le sujet, seul le plus souvent, avant de prendre sa décision	-à 78 ans, calé sur sa chaise en bois, entouré de livres et de silences, une paire de sandales aux pieds et un buste du Che Guevara en miroir -léger sourire -sa petite ferme plantée au milieu de la campagne -debout, poser pour la photo à côté de sa chienne à qui il manque une patte et de ses deux Coccinelles Volkswagen bleues, garées derrière sa bicoque bordée de chrysanthèmes qu'il arrose chaque matin -entourée de livres et de silences	-« Enfermé, j'ai failli devenir fou, dit-il. Aujourd'hui, je suis prisonnier de ma liberté de penser et de décider. Je la cultive et lutte pour elle. Je peux me tromper, même énormément, mais l'une de mes rares vertus est de dire ce que je pense. » -parle de lui et de son Uruguay natal à la première personne du pluriel : *« Nous sommes une voix républicaine pour le monde. »* *-« Je relis Platon pour chercher des clefs de compréhension, car rien n'est absolument nouveau. »* - À l'ONU en septembre 2013 : *« La politique, mère éternelle du devenir humain, est restée limitée à l'économie et aux lois du marché. »* -« Ma définition de la pauvreté est celle de Sénèque : pauvres sont ceux qui ont besoin de beaucoup, car rien ne peut les satisfaire. » -« J'ai le courage agressif de dire les choses. Cela est mal vu dans le monde actuel où les gens dissimulent et maquillent leurs propos. C'est peut-être cela qui attire l'attention sur moi. » -Des paroles inaudibles dans n'importe quel pays voisin -« Ma seule certitude est que la politique de lutte contre la drogue mise en œuvre depuis des décennies est un échec fracassant. Je suis content d'avoir donné un coup de pied dans la fourmilière ! » -« Vous savez ce que c'est de vieillir ? Ne plus avoir envie de sortir de chez soi. »

LeFigaro.fr (par Alice Pouyat) Publié le 31 octobre 2013. Image : José Mujica est en train de parler le bras levé, il est dans sa maison, un bureau plein de livre derrière et une table devant.	Titre : José Mujica, le président pauvre Intertitres : -Un portrait du Che dans son salon -Un documentaire de Kusturica -Poète à ses heures	-président pauvre -« Le président le plus pauvre du monde », comme on l'a surnommé -*« Pepe »* Mujica fait la révolution -la curiosité que suscite le président -*« président exemplaire »*, dont le nom est en lice pour le Nobel de la paix -l'image du chef d'État est bien plus contrastée -gens de la terre -« Pepe »	des réformes qui bousculent l'Amérique latine -reverse les trois quarts de son salaire à des associations d'aide au logement -Non content d'avoir légalisé l'avortement et le mariage homosexuel, tabous dans la région, il entend désormais nationaliser la production de cannabis -s'engage à respecter la ligne modérée de son prédécesseur Tabaré Vázquez et dirige un gouvernement qui réunit catholiques et communistes -augmente les aides sociales, mais maintient la porte ouverte aux investissements étrangers et joue la carte de la sécurité juridique -propose donc que l'État produise et vende de la marijuana en pharmacie -mesures pionnières	-Fleuriste de profession, *« El Pepe »*, comme tout le monde l'appelle en Uruguay -n'a que le bac en poche, mais s'est forgé sa propre philosophie -Fils de modestes cultivateurs d'origines basque et italienne, orphelin de père à six ans, José Alberto Mujica Cordano -leaders d'un groupe de guérilla urbaine -Mujica prend six balles dans le corps et participe à une évasion de 110 prisonniers qui en- tre au *Livre des records* -passe au total 14 ans enfermé -Torturé, déplacé régulièrement, il mange des fourmis -fonde un parti, le Mouvement de participation populaire -député en 1994 -ancien coureur cycliste. Sénateur, puis ministre de l'Agriculture, il est élu président en 2010	-en gros pull de laine et survêtement, avant de saluer, d'un bref signe de tête -homme aux manières simples, qu'on pourrait facilement confondre avec un paysan du coin -78 ans -l'œil rieur sous les longs poils rebelles de ses sourcils. Panse généreuse et cheveux en bataille, José Mujica ne s'embarrasse pas des formes -la première dame et sénatrice Lucia Topolansky fait un brin de ménage, sans vernis ni maquillage	-« Ce n'est pas moi qui suis étrange, mais les autres politiques. La plupart ressemblent à des statues ! » -disserte dans la prose imagée des gens de la terre -« Pauvre est celui qui désire toujours plus. » -« Quand on n'a rien, on découvre en soi des ressources insoupçonnées. On connaît tous des frustrations, des échecs, mais on peut toujours recommencer. » -« Le problème n'est pas le capitalisme, j'en ai besoin pour redistribuer, mais le consumérisme effréné qui épuise l'homme et la planète » -« Nous allons voler aux narcotrafiquants le marché très lucratif du cannabis ! » -« les politiques répressives menées depuis 100 ans, qui coûtent très cher, se révèlent un échec » -« Mais en tant que petit pays, nous avons le devoir de tenter ce que les plus grands n'osent pas faire ! » -il ose parler de bonheur et même d'amitié -ne se gêne pas pour jurer à domicile, au risque d'être piégé par un micro lorsqu'il traite son homologue argentine de *« délinquante »* ou de *« vieille butée »* -« À mon âge, on n'a qu'une peur, la mort et de ne plus avoir la force des petites bêtes des montagnes »

Résumé

« Je suis convaincu que le paradis terrestre se trouve là » s'exclamait Christophe Colomb en arrivant sur une terre qui allait devenir Amérique latine. Depuis sa découverte l'Amérique latine entre dans un imaginaire collectif. Cette région du monde est parfois occultée dans l'actualité par les médias française, n'étant qu'à la « périphérie » de l'information, parmi les flux d'informations ou selon des logiques journalistiques. Mais elle fait aussi l'objet d'un traitement médiatique, dans notre contexte d'information mondialisée. Des informations latino-américaines qui sont vues à travers le prisme de journaliste occidental. Ce qui explique également parfois comment sont véhiculées des représentations, images et stéréotypes.